

Denis Boucher

Deux Pee-Wee chez les Pros



BeQ

Denis Boucher

Deux Pee-Wee chez les Pros

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature jeunesse*
Volume 2 : version 1.0

Du même auteur, aux Éditions Paulines :

L'odyssée fantastique, 1972.

Justiciers malgré eux, 1972.

Pionniers de la Baie James, 1973.

L'évasion de Ramok, 1975.

Ramok trahi, 1975.

Du même auteur, à la BeQ :

Le trésor du vieux moulin

L'abominable homme du Nord.

© Denis Boucher, 2007.

Les deux neveux d'un détective sont parachutés en plein cœur d'un drame criminel. De façon pathétique les deux jeunes apprentis-détectives font leurs premières armes dans le monde des enquêtes criminelles.

Deux Pee-Wee chez les Pros

roman d'aventure

pour les jeunes de 10 à 13 ans

1

Projet d'enquête

Un jour de juillet alors que la pluie tombe à torrent, Gaétan s'embête, ne sachant que faire de ses dix doigts. L'école est terminée, il est en vacances au chalet avec ses parents et son cousin Pierre y a été invité.

Debout devant la fenêtre, il regarde la pluie tomber. Perdus dans un rêve merveilleux, ses yeux fixent un point imprécis. Il vient tout juste de lire un article dans le journal. Ses pensées dévient de la chambre, du chalet, du lac Massawipi, de cette atmosphère lourde et humide. Il retourne vers le lit sur lequel il a déposé le journal et relit l'article :

La police locale est toujours aux aguets !

Très peu de détails sont connus en marge d'une arrestation effectuée dans nos rues la semaine dernière, mais le caractère de cette opération policière est de nature à renouveler en nos concitoyens l'assurance que leur police veille sur eux en tout temps.

Au cours d'une patrouille de routine, en effet, deux policiers ont jugé à propos d'enquêter sur les allées et venues des occupants d'une automobile. En plus des deux passagers, quelle ne fut pas leur surprise d'y trouver, sur la banquette arrière, un troisième individu tellement blessé qu'il dut être transporté d'urgence à l'hôpital de Cartierville où il mourait dès le lendemain.

La victime de cette mort dont la cause n'a pas encore été expliquée par la police, était Guiseppe Zappavigna, 46 ans, tandis que les deux autres

personnes trouvées dans le véhicule avaient noms, selon La Presse du jeudi 19, Michel Ninni et Francesco Romieri, âgés respectivement de 36 et 33 ans. Des individus connus du milieu policier.

Rien n'a transpiré de l'enquête du coroner, si elle a eu lieu, et le plus grand mystère entourait encore cette affaire au moment de mettre sous presse. Le lieutenant-déetective René Poirier avait charge de l'enquête.

René Poirier, le lieutenant-déetective René Poirier, c'est son oncle. Il aime bien son oncle René ; il l'admire surtout, à cause de son métier de policier. Il raffole de l'entendre raconter des épisodes et des aventures vécus au cours d'enquêtes.

– Si tu veux, lui avait-il dit un jour, une bonne fois, je te ferai visiter nos bureaux et je t'emmènerai avec moi en patrouille.

– Hé ! Pierre ! crie-t-il du haut de l'escalier.

– Quoi ?

– Viens voir. J’ai quelque chose à te montrer.

Pierre et Gaétan Cournoyer sont deux cousins. Ils ont le même âge, douze ans, habitent la même ville et fréquentent la même école. On les voit très souvent ensemble. Ils sont venus dans ce chalet de l’Estrie passer une partie des grandes vacances d’été.

Pierre monte et Gaétan lui tend le journal en lui indiquant l’article.

– Oui ! Pis après ! dit-il. Ce n’est pas la première fois qu’oncle René a son nom dans le journal. Si tu ne m’as fait monter que pour cela, ça n’en valait vraiment pas la peine.

– Mais non ! Voyons, triple idiot ! Tu n’as rien compris.

– Quoi ?

– On pourrait aller à Montréal aider notre oncle dans son enquête. Écoute. Voici mon plan...

Et Pierre écoute les propos de Gaétan. Son plan est intéressant, un peu osé mais non irréalisable. Bien sûr, Pierre est d’accord. Il est toujours d’accord avec les idées saugrenues de

son cousin. Mais comment faire ? Il ne faut pas éveiller les soupçons des parents. Papa et maman ne permettront certainement pas qu'ils aillent se mêler des affaires de leur oncle. Au souper, Gaétan parlera à son père.

Et le reste de l'après-midi, ils élaborent leur plan. D'abord, convaincre leurs parents réciproques de les laisser passer quelques jours de vacances chez leur oncle René, prétextant qu'ils n'ont pas vu leur cousine Denise et leur cousin Laurent depuis fort longtemps. Deuxièmement, s'assurer de la collaboration de Laurent et Denise pour la réalisation de leur projet. Enfin, tenter par tous les moyens de se faire inviter au bureau de leur oncle. Mais le secret le plus complet doit régner autour de cette affaire.

Obtenir des renseignements d'oncle René, ce sera plus difficile et plus délicat. Assis sur le bord du lit, les deux garçons sont perplexes. Gaétan se gratte la tête, cherchant un moyen. Pierre fixe un point au plancher.

Et pour se rendre à Montréal ? C'est trop loin

pour y aller à bicyclette, et il y a trop de circulation. Autre soucis, autre rêve. L'auto-stop, oui, c'est ça. L'auto-stop, voilà. Oh ! Non, les parents ne le permettront pas. Gaétan se lève et s'approche de la fenêtre. La pluie tombe toujours. Des autos filent sur la route, éclaboussant les gens qui courent sous l'averse. Un autobus passe. Un autobus. Voilà. Voilà la solution. On prendra l'autobus. Oui, c'est ça, l'autobus, c'est le meilleur moyen.

– Pierre ! Compte ton argent.

– Pourquoi ?

– Pour le voyage... en autobus.

Les deux garçons vident leur poches et leurs porte-monnaie sur le lit. Des doigts s'agitent fébrilement. Total : des millionnaires. De véritables millionnaires. En tout, cinquante-huit dollars en beaux billets et petite monnaie. On apportera tout. On ne sait jamais, en ville, il peut y avoir des imprévus.

– Gaétan ! Pierre ! Souper ! crie la mère de Gaétan du bas de l'escalier.

Déjà !... Si tôt... Est-ce possible ?... Mon Dieu !... Il n'est pas prêt à affronter les objections de son père... Il lui faudrait encore... Mon Dieu !... Que faire ?... Confus, Gaétan jette un regard du côté de Pierre qui, ouvertement, manifeste de l'inquiétude. Tout doit être parfaitement au point, car le papa est soupçonneux. Gaétan se passe la main dans les cheveux, cherchant ses mots.

À table, les deux cousins sont nerveux, distraits, agités. Ils ne parlent pas. Pierre bouge sans cesse sur sa chaise, Gaétan renverse sa soupe sur la nappe, Pierre échappe sa fourchette sur le plancher, Gaétan met du sel dans son verre de lait et Pierre arrose copieusement son pâté-chinois de sirop d'érable.

– Mais qu'est-ce que vous avez donc ce soir ? lance la mère. Vous êtes donc bien agités.

– Calmez-vous, petits sacripants ! dit le père.

– Qu'est-ce que vous avez fait encore ?

– Rien, répondent les deux garçons.

– Bon Dieu de bon Dieu, quel gâchis ! dit la

mère.

Le repas se poursuit sans autre incident. Mais les garçons se font des signes mystérieux. Pierre, essoufflé et tout rouge, se dandine sur sa chaise et tente de souffler des mots à Gaétan pour l'encourager à faire la demande. Le père s'en aperçoit.

– Mais qu'est-ce que vous avez donc à gesticuler comme ça ?

– M... m... mais... rien, dit simplement Pierre.

– Non, y a rien.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Vous avez fait un mauvais coup ?

– Mais non.

– Alors quoi donc ? Vous avez quelque chose à me demander ? Ouais ! C'est ça, hein, vous avez quelque chose à me demander. C'est quoi ?

– Ou... ou... i, murmure Pierre.

– Allez, parlez. On verra bien...

– C'est que... dit timidement Gaétan, c'est que... que... nous aimerions aller passer quelques

jours chez oncle René à Montréal. Ça fait longtemps qu'on n'a pas vu Laurent et Denise. Et...

– Quoi ? Vous n'y pensez pas...

– Mais papa, rétorque-t-il, on ne les a pas vus depuis le Jour de l'an et ils nous avaient invités à aller passer une semaine pendant les vacances.

– Oui, c'est vrai, ajoute Pierre.

– Mais comment allez-vous vous y rendre ?

– En autobus, répond Gaétan.

– Nous avons assez d'argent pour prendre l'autobus, ajoute Pierre, nerveusement.

– Bien. Nous allons y songer, ton père et moi. Et toi Pierre faudra aussi demander à ton père.

– Nous vous promettons d'être bien sages chez notre oncle.

Ce soir-là, Gaétan et Pierre sont les deux petits garçons les plus gentils de la terre. Gaétan essuie la vaisselle, ce qu'il n'avait pas fait depuis au moins deux ans, et Pierre porte les vidanges au chemin sans qu'on lui demande. Ils offrent

ensuite leurs services pour laver l'auto et faire le ménage dans le cabanon. Monsieur et madame sourient en cachette. Pierre les a vus.

C'est la soirée la plus longue qu'il n'ont jamais vécu. Non mais c'est-y long d'attendre une permission ! Pierre a téléphoné à son père et lui aussi attend la réponse. Ils visionnent un film policier à la télévision. Ils sont très attentifs, suivant dans les moindres détails toutes les péripéties de l'enquête. C'est au moment d'aller au lit que Gaétan risque :

– Et puis, papa, qu'avez-vous décidé ?

– Très bien. On vous l'accorde. J'ai parlé à tes parents Pierre et ils sont d'accord. Mais faut promettre d'être bien sages...

– Oh ! Oui...

– ... et de ne pas déranger votre tante...

– C'est promis...

– ... et de ne pas importuner votre oncle ; il est très occupé...

– Promis.

– ... et d’être très prudents...

– Oui, oui, oui. C’est tout promis. Nous seront très sages, et gentils, et prudents, et tout ce que vous voudrez.

– Bien.

– Merci papa. Vous êtes en or, conclut Gaétan.

– Merci mon oncle, ajoute Pierre.

– Appelle ton père. Il veut te parler.

– Tout de suite.

– Nous irons vous conduire en auto samedi. C’est vrai qu’il y a longtemps que je n’ai pas vu mon frère et ta mère et moi désirons aussi aller les visiter.

– Chouette alors !

Cette nuit-là, ils ne dorment pas. Pauvre Gaétan ! Pauvre Pierre ! Ils croient mener à terme une enquête pour meurtre. Ils voient déjà la rue Saint-Denis, le Métro, la Place Ville-Marie , le Stade Olympique, les rues encombrées de circulation, les policiers en motocyclettes, les bandits fuyant à vive allure dans une auto volée,

la foule des piétons se bousculant sur les trottoirs, l'avocat plaidant la cause des criminels qu'ils ont eux mêmes arrêtés, les promenades nocturnes avec la belle Denise, les bagarres dans les cabarets, le juge condamnant le coupable.

Arsène Lupin et le commissaire Maigret, Sherlock Holmes et Hercule Poirot, Simon Templar et Colombo, des apprentis à côté du grand Gaétan Cournoyer, des incapables à côté du maître des maîtres Pierre Cournoyer. Ils peuvent tous aller se rhabiller. Vous allez voir comment on fait une enquête ; ce ne sera pas long, le coupable sera cerné. D'ailleurs, Gaétan a déjà deux suspects en vue.

Oh ! Vraiment, ce sera toute une enquête, dont on entendra longtemps des échos.

L'arrivée à Montréal

Immobile devant le grand miroir du cabinet en bois sculpté, Denise Poirier s'examine avec attention. Ses yeux noirs pétillants reflètent une étrange excitation, sous l'épaisse chevelure noir de jais. Sa main frôle les courbes douces de son jeune corps gracieux et basané. Gaétan Cournoyer, son cousin, la trouverait-il jolie ? Aimerais-il ce jeune corps modelé ?

Denise Poirier, malgré ses treize ans, a fière allure. Elle est grande et bien tournée pour son âge. Depuis longtemps déjà, elle a connu de petites amourettes avec de jeunes garçons de son quartier. Elle sort souvent tard le soir, se tient avec des groupes de filles et de garçons dans les restaurants ou des salles de billard. Les filles de la ville sont précoces de nos jours. Et elle le sait.

Elle veut à tout prix conquérir son jeune cousin qui, lui, vient d'une petite ville de province. Et il ne connaît pas grand-chose aux filles.

À l'école, l'exercice physique, la gymnastique et les sports l'ont merveilleusement bien modelée ; muscles fins, souples, déliés, ventre plat, hanches s'évasant en courbe gracieuse, mollets racés. Son cou très long et mince porte une tête d'allure aristocratique, aux joues rondes et rosées. D'un coup de crayon noir, elle a allongé ses yeux vers les tempes et un doux maquillage savamment appliqué lui donne un petit air sophistiqué.

Oui, sûrement, elle plaira à son cousin. Il sera là avant la fin de l'après-midi. Ses parents ont téléphoné pour signaler leur arrivée. Quelle chance ! Deux cousins. Gaétan, le beau Gaétan. Et Pierre, un peu timide avec les filles, mais gentil quand même. Elle s'empressera de lui présenter une amie.

On sonne à la porte d'entrée. Déjà !... Est-ce possible ?... Ah ! Mon Dieu ! Instinctivement, elle fait glisser une main dans ses longs cheveux,

passé un doigt sur sa joue comme pour atténuer un reflet de son maquillage, puis elle se précipite vers la porte. Elle se trouve seule à la maison, sa mère n'étant pas revenue du salon de coiffure, son père encore au garage avec Laurent, son frère, pour une réparation à l'auto.

Denise ouvre. Mais... mais quoi ?... Elle demeure interdite et intriguée, car le gars qui se tient devant l'entrée n'a rien de son beau cousin aux yeux bruns. Elle voit un tout petit homme aux épaules larges, vêtu d'un veston gris acier qui a déjà été neuf et qui laisse voir l'emplacement de poches maintenant disparues. Deux boutons, le reste à l'avenant. Cheveux longs tombant sur les épaules, un nez aquilin, front haut à moitié couvert par la chevelure en broussaille, barbe de deux jours au moins. Elle le juge à première vue : membre d'un gang de rue ou clochard du Carré Saint-Louis, qui n'a rien d'autre à faire que courir les jupons, la robine et la drogue. Peut-être exerce-t-il quelque autre métier plus dangereux ?

La poche de son pantalon laisse deviner, à la hauteur de la cuisse, une bosse dure et lourde, qui

la fait frissonner.

– Qui êtes-vous ? dit-elle pour se donner de l'assurance. Que voulez-vous ?

L'homme ricane. Sans dire un mot, il avance, la repousse d'une main. Denise veut résister. Quand il entre et referme la porte derrière lui, elle a peur. Elle bafouille quelques phrases stupides :

– Vous... vous n'avez pas le droit... Sortez.

Elle recule devant lui.

– Sor... sortez... ou j'appelle... j'appelle la police... Vous n'avez pas le droit d'entrer chez les gens...

Immobile, le dos appuyé contre la porte, l'homme la dévore des yeux, des yeux pétillants de désir. Il rumine son chewing-gum d'un mouvement de mâchoire à peine perceptible. Une flamme s'allume dans son regard.

– Tu es la fille du détective Poirier ?

– Ou... oui.

L'intonation de sa voix donne des frissons à Denise.

– Tu es belle.

Ses yeux ronds comme des trente sous ne quittent pas ses longues cuisses frémissantes sous la mini-jupe.

– Que tu es belle ! Je ne savais pas que les policiers avaient d’aussi belles filles. Approche, que je voie mieux.

Il avance, elle recule jusqu’au premier fauteuil du salon, tremblante et épouvantée par l’allure sauvage de l’individu qui la menace.

– Parlez. Que me voulez-vous ?

– Pourquoi es-tu si farouche, bébé ? Approche. Je ne te ferai pas de mal.

Puis soudain l’homme semble se souvenir du but de sa visite. Il dit tout d’un trait, d’un ton sec et saccadé :

– Écoute, fille. Ton père s’est mêlé de choses qui ne le regardaient pas. Ce maudit flic a coffré mes amis, tu sais, Romieri et Ninni. Ce sont mes amis. Et le maudit chien de flic qui a fait ça va le payer cher. Je veux avoir tous les documents se rapportant à cette affaire. Un de mes amis italiens

viendra te rencontrer demain au restaurant Chez Carlo. Il travaille pour une grande organisation. Il te faudra bien écouter ce qu'il te dira et accomplir tous ses désirs. Tu ferais mieux d'apporter les documents de ton père. As-tu compris ?

– Pourquoi devrais-je t'obéir ?

– Parce que tu es la fille d'un flic, et tous les flics sont nos ennemis. J'en ai assez dit. Maintenant, à nous deux.

Il semble brusquement saisi d'une folie furieuse qui le rend semblable à une bête en chaleur que rien ne peut arrêter. Il en bave. Denise a bien compris le sens de ses paroles. Elle résiste, tente de repousser les mains qui empoignent ses bras. Affolée, elle frappe au hasard avec courage, mais sans effet.

– Lâchez-moi !... monstre ! Lâchez-moi...
ordure !

Elle crie. Tout chavire autour d'elle. Elle tombe à la renverse sur le divan.

La porte d'entrée claque à l'instant même où l'homme se jette sur sa victime. Un claquement

sourd, suivi de pas rapides. L'homme se retourne.

– oh ! Gaétan ! crie-t-elle, soudainement ragaillardie. Et Pierre !...

Gaétan plaque le petit homme aux jambes et, avec l'aide de Pierre, le fait trébucher sur le plancher. Gaétan est souple, rapide et nerveux, mais son adversaire est évidemment plus habitué aux bagarres. Une fois revenu de sa surprise, il se redresse d'un coup de reins, crache son chewing-gum sur le plancher. Les deux antagonistes s'affrontent du regard. Un lourd silence plane dans le salon. Pierre, en garçon brave et courageux, sort en courant de la maison... pour appeler son oncle, qui cherchait une place de stationnement.

Gaétan est jeune : 12 ans, mais il est grand et large d'épaules. L'intrus pense sortir son arme, mais il se rappelle l'ordre reçu : « Pas de violence inutile ». Il étend ses longs bras maigres et s'élançe. Gaétan évite l'attaque d'un bond de côté, et alors que l'homme se trouve en perte d'équilibre, il lui administre un solide coup de poing à la nuque en même temps qu'un coup de

genou à la hanche. L'homme bascule sur le sol. Un objet métallique rebondit sur les carreaux de bois verni, jusqu'aux pieds de Denise, assise sur le bord du divan.

Gaétan se précipite. Il est étonné de voir son adversaire déjà debout, lui faisant face, prêt à une nouvelle attaque. Il devine tout de suite qu'il est un adepte du judo ou de quelque autre art de défense oriental. Il recule et voit, sur le divan, Denise effrayée. Rusé, se pensant bien habile, Gaétan fait une feinte du côté droit en poussant un grand cri. L'homme ne bronche pas. Statue de marbre. Statue de plomb. Immuabilité parfaite.

Mais statue rapide, imprévue, sèche, tranchante. Gaétan reçoit le coup au front. Il vacille, tente de s'accrocher à son adversaire, mais il le sent filer comme un poisson qu'on tient dans ses mains. Coup de poing sur un œil ! Vacillant, la vue trouble, Gaétan s'effondre sur le plancher.

Des doigts très durs griffent Gaétan au ventre, tentant une prise sûre. Coup de front de pierre sur le nez ! Gaétan retombe sur le plancher, sans

pouvoir éviter un coup de talon foudroyant. Le judoka sait Gaétan à sa merci. Une lueur triomphante éclaire ses prunelles bestiales. À bout de souffle, meurtri, Gaétan se traîne jusqu'au mur, se redresse pour s'y appuyer un peu. Il n'en a pas le temps. L'autre profite de son avantage. Ses poings partent comme des balles, touchant les endroits sensibles : ventre, côtes, mâchoire... Gaétan n'en peut plus. Un coup plus violent l'envoie rouler sans connaissance, jusqu'aux pieds de Denise.

C'est à ce moment précis qu'entre monsieur Cournoyer. Il a eu quelques difficultés à trouver une place pour stationner l'auto. Il saisit l'homme par derrière, lui tord un bras en le remontant le plus haut possible dans le dos ; on entend un léger craquement et une plainte. Et, poussant de toutes ses forces, il lance le malotru à travers la porte que Pierre tenait ouverte. L'homme tombe à la renverse sur le trottoir, après avoir dégringolé les deux marches du perron.

– On se reverra, crie-t-il en se relevant.

Madame Cournoyer, tout énervée, se penche

au-dessus de Gaétan, toujours étendu sur le plancher. Il faut lui humecter la figure d'eau fraîche pour qu'il retrouve ses esprits.

C'est ainsi que le grand détective Gaétan Cournoyer a fait son entrée triomphale dans la grande ville de Montréal.

Monsieur Poirier est de retour du garage environ une demi-heure après l'incident. Il a dû attendre Madame devant le salon de coiffure, pendant une vingtaine de minutes puis la circulation était lourde. Il est très heureux de voir son beau-frère et sa belle-sœur déjà arrivés, de même que ses deux neveux. Il s'excuse du retard, car il n'attendait ses visiteurs que plus tard dans la journée. Madame Poirier et sa sœur, madame Cournoyer, s'occupent de panser les blessures de Gaétan, aidées de Denise évidemment. Elle ne quitte pas Gaétan des yeux.

– Ne vous inquiétez pas, ces menaces n'auront aucune suite. Ce n'est pas la première fois que je reçois des menaces de ce genre. Vous avez bien fait les enfants de me raconter en détail l'incident. Dès lundi matin, je m'occuperai de

cette affaire. Pour le moment, allons nous rafraîchir un peu sur la terrasse.

Tous se retirent donc sur la terrasse, à la suggestion de monsieur Poirier.

Tous, sauf Denise qui demeure auprès de Gaétan étendu sur le grand canapé du salon. Elle est plus calme maintenant. Elle parle à voix basse. Les yeux fermés, Gaétan se laisse éponger le front, bercé par la douce mélodie de la voix mielleuse de sa cousine. Enfin seuls !

Denise a le discours facile et sait parler aux garçons. L'occasion est belle. Il est blessé ; il se laisse plaindre et cajoler. Elle l'admire, malgré tout. Elle admire son courage. Elle admire sa beauté, bien que celle-ci soit un peu défraîchie, car Gaétan arbore maintenant un magnifique œil au beurre noir.

Perdue dans son rêve merveilleux, Denise ne voit pas les yeux de Gaétan s'ouvrir et s'évader par la fenêtre ouverte. Elle parle, il parle. Mais ses pensées dévient du salon, de cette atmosphère étouffante et humide. Il parle sans porter attention à ce qu'il dit. Il parle parce qu'il veut s'assurer de

la sympathie de Denise et de sa collaboration prochaine. Parler est nécessaire.

– Que tu es gentille ! Qu’il est dommage que nous restions si loin. J’aimerais bien te voir plus souvent. Tu es si aimable et si serviable ! Tu n’hésiterais pas à me rendre service si j’en avais besoin.

– Bien sûr ! Mais que veux-tu dire ?

– Que tu es gentille et que tu n’hésiterais pas à me rendre service.

– Grand timide ! ricane Denise intérieurement.

– Mille millions de bibittes à patate ! Comment faire pour lui demander ça ? pense Gaétan.

Il lui faut obtenir sa collaboration, mais avec les filles, il n’est pas des plus habiles. Un faux pas et tout est à l’eau...

– Demande toujours, dit-elle. Je verrai ce que je peux faire pour te plaire. Regarde, c’est pour toi que je me suis fait belle. Tout ce que tu voudras.

– Tu as été maltraitée et menacée par un

vaurien que je n'ai pas su maîtriser. Je suis honteux et confus.

– Ne t'en fais pas. Cela n'a plus d'importance maintenant.

– Je te vengerai, si tu le veux.

– Laisse faire. C'est fini. Quand tu seras mieux, nous irons nous amuser.

– Si tu voulais m'aider, nous pourrions peut-être réussir à retrouver cet homme et ton père pourrait l'arrêter.

– Oui, bien sûr. Mais ce n'est pas nécessaire...

– ... il doit revenir bientôt...

– ... n'en parlons plus...

– ... et j'ai peur pour toi...

– ... mon père va s'en occuper.

Un sourire à peine perceptible étire les lèvres de Gaétan. Il a pris sa main dans la sienne. Elle sourit, fière de son succès. Il sourit, fier de son succès. Il dose méticuleusement, il progresse lentement. Elle doit l'enjôler pour l'avoir tout à elle ; il doit l'enjôler pour s'assurer de sa

collaboration. Tous les grands enquêteurs ne sont-ils pas entourés de jolies filles ? Il est sûr de lui, il suit son plan. Sentimentalité de surface, mesures concertées et calculées. Comme elle s'approche davantage, comme pour lui voler un baiser, Pierre arrive, en compagnie de Laurent.

– Comment va monsieur Simon Templar ? dit Pierre d'un ton moqueur.

– Monsieur Hercule Poirot va bien ? ajoute Laurent pour se moquer.

– Et madame Templar ?... ajoute Pierre en s'inclinant respectueusement devant Denise.

– O.K. O.K. Ça va faire les farces plates, répond Gaétan qui ne prise pas beaucoup les railleries.

– Vous ne voyez donc pas qu'il est mal en point, ajoute Denise, fâchée.

– Oh ! Veuillez m'excuser madame Templar, répond Laurent en tirant sa révérence.

Pierre et Laurent se dirigent près de la porte d'entrée, à reculons, multipliant les courbettes et les salamalecs.

– Allez-vous-en, garnements ! Il a besoin de repos.

– Allez. Fichez-nous la paix !

– Oh ! Comme vous voudrez, m’sieur dame. Mais vous ne le saurez pas.

– Quoi ? Quoi ? dit Gaétan en se soulevant sur un coude.

– J’ai des nouvelles pour toi, continue Pierre.

– Mais comme Monsieur et Madame...

Les deux cousins clignent de l’œil.

– alors... nous garderons l’information pour nous.

– Quelle information ? Allons, parlez ! dit Gaétan qui s’est assis.

– C’est rapport à... à l’attentat...

– Oui ? Intéressant. Tu as découvert quelque chose ?

– Oui, répond Pierre, qui se gonfle la poitrine comme un paon.

– En effet, ajoute Laurent, d’un air qu’il veut

hautain.

– Dis.

Pierre s’approche et s’accroupit devant Gaétan et Denise qui sont intrigués par les sourires moqueurs, les airs narquois et les signes que se font Pierre et Laurent. Ils parlent à voix basse, comme s’ils avaient peur qu’on les entende. C’est Pierre qui commence :

– Laurent et moi avons discuté de choses sérieuses, hum !... pendant que... Monsieur jouait au grand malade...

Le sang de Gaétan commence à bouillir...

– De choses sérieuses ? dit Gaétan.

– Oui. Voilà ! Nous avons découvert...

Gaétan est de plus en plus intrigué. Pierre a-t-il été plus habile que lui-même ? A-t-il réussi à obtenir la collaboration de Laurent ? Est-il déjà sur une piste, alors que lui-même n’a pas encore parlé à Denise ?

– ... nous avons découvert, continue Pierre, que l’individu qui a attaqué Denise est un bandit de premier ordre, qu’il fait partie d’une bande

organisée et qu'il ne travaille pas le dimanche.

– Ouais ! C'est pas extraordinaire comme trouvaille !

– Bien ! Quoi ?

– Il y a des milliers de personnes qui ne travaillent pas le dimanche...

– Ah !...

– ... et des centaines de bandits...

– Ah !...

– ... et des centaines...

– O.K. O.K. J'ai compris. Ce n'est pas bien fort notre affaire ?

– Il faudrait trouver mieux, conclut Laurent.

– Ah ! Laissez faire, ajoute Denise, papa va s'en occuper.

– Oui, mais...

– Il n'y a pas de mais. Papa a dit qu'il s'en occuperait lundi, alors...

– Oui, mais... il sera peut-être trop tard. Il va sûrement revenir avant cela.

– Il faudrait, ajoute Pierre, trouver un moyen de l'en empêcher.

– C'est juste, dit Laurent.

– Denise, dit Gaétan qui ose le tout pour le tout, il faudrait que tu nous aides. Si tu pouvais...

– Gaétan, Pierre, Denise, Laurent ! Souper ! crie une voix en provenance de la cuisine.

– Oui, maman, nous arrivons, répond Denise.

Les quatre enfants se rapprochent davantage les uns des autres. Ils parlent à voix très basse.

– Denise, il faudrait essayer d'avoir plus de détails sur cette affaire, dit Gaétan. Pour cela il va falloir avoir les documents de ton père et faire ce que le gars a dit.

– Hey ! Tu n'y penses pas. Papa ne voudra jamais qu'on fouille dans ses affaires.

– Je crois que...

– Allons souper, dit Laurent. Moi, j'ai faim.

– On en reparlera après le souper, conclut Pierre.

Ils soupent. C'est bon. Tante Rita est vraiment

une bonne cuisinière. Les enfants ne parlent pas pendant le repas. Ils sont soucieux et laissent vaguer leur esprit vers d'autres préoccupations. Denise s'est placée aux côtés de Gaétan, évidemment. Les hommes parlent fort, en gesticulant. Les femmes discutent de mode. Mais Gaétan prête une oreille attentive aux propos de son oncle, au cas où il laisserait échapper un mot, une phrase, qui le mettrait sur la piste.

– Mon oncle, demande Gaétan tout à coup...

– Oui.

– Allez-vous m'emmener visiter votre bureau ?

Pierre et Laurent blêmissent à ce moment. Denise lève les yeux. Un silence coupable s'installe immédiatement dans la cuisine. Quel effronté, ce cousin ! Quel entêté ! Il ne reculera devant rien pour arriver à ses fins ? Pierre n'aurait jamais osé, ni Denise. Laurent peut-être, car il est allé souvent avec son père au bureau. Tous attendent une réponse, tous attendent un refus.

– Gaétan ! lance madame Cournoyer.

Bon, voilà, la mère qui s'en mêle.

– Effronté ! continue-t-elle.

Il sait qu'il sera délicat de convaincre son oncle, mais s'il lui faut aussi lutter contre sa mère...

– Mais oui, sûrement, répond l'oncle. Si je ne suis pas trop occupé cette semaine, ça me fera plaisir de t'emmener...

– Mais non voyons, René, reprend la mère.

– ... mais je ne sais pas quel jour ce sera...

– Tu es bien trop occupé, voyons...

– ... Dans le moment, je travaille sur une enquête...

– ... et tu n'as pas le temps d'être dérangé...

– ... mais peut-être que jeudi ou vendredi...

– Voyons, toi, là, le père ! continue la mère à l'endroit de son mari maintenant, ne le laisse donc pas importuner son oncle comme ça.

– Mais non, il ne m'importune pas...

– Gaétan !...

– ... Ça me fera plaisir...

– ... Laisse ton oncle tranquille.

Le père, la mère, la tante, l'oncle, Laurent, Pierre, Denise, tout le monde se mêle de la conversation. C'est un brouhaha indescriptible dans la cuisine. Seul Gaétan ne parle pas, comme s'il était confus ou gêné d'avoir causé tout ce charivari dans la maison de son oncle. Il n'a pourtant dit qu'une toute petite phrase et...

3

Drame rue Bourbonnière

Après le souper, on continue à discuter au salon tout en regardant la télévision. Tous semblent avoir oublié l'incident du souper. Vers huit heures, monsieur et madame Cournoyer partent, après avoir fait mille recommandations à Gaétan et Pierre.

Les voilà sortis tous les quatre, pour aller chez un ami de Laurent. Une pluie légère s'est mise à tomber. Ils traversent quelques rues, s'imposant un long détour pour éviter le restaurant Chez Carlo. Chemin faisant, ils reluquent des affiches de cinéma puis flânent devant des vitrines de magasins.

L'ami n'est pas chez lui. Ils continuent à flâner le long des rues du quartier, errant au hasard, se laissant emporter sans but précis.

Gaétan et Pierre sont éblouis par les beautés de la ville et les mille bruits de la circulation les étourdissent. On emprunte une artère très achalandée, rue Hochelaga. Pierre n'a vu de toute sa vie autant de véhicules circulant sur la même rue et à aussi vive allure. Il s'étonne de ne pas voir survenir un accident. Il est vrai que dans sa petite ville...

– Tu sais, Laurent, je trouve Montréal épatant. C'est une ville jeune, vivante, où les couleurs se marient avec les formes. Des grands parcs verdoyants, des gratte-ciel de toute beauté, des rues larges. C'est rempli d'aventures.

– Et puis à l'ouest, répond Laurent, les vrombissements assourdissants des Boeings et Airbus, et au centre-ville les taudis lugubres et malpropres, abritant la misère et la maladie, cachées derrière de belles clôtures multicolores, et les puanteurs des raffineries de Montréal-Est par temps humide... Ouais ! Belle ville ! Vraiment ! Très belle ville !... Attends quelques jours encore et tu la connaîtras mieux, cette ville aux mille couleurs. Moi, j'aimerais mieux habiter

un joli village du Nord ou une petite ville comme la tienne, où règnent le calme et la tranquillité.

La pluie tombe plus fort maintenant. Déjà des flaques d'eau tachent l'asphalte grise. Il faut songer à retourner à la maison avant l'orage, car le tonnerre gronde au loin. Des lueurs passagères embrasent le ciel, à l'ouest. L'orage est imminent.

Le dos courbé, courant sous l'averse, les enfants cherchent un abri. Malgré la pluie, la rue reste vivante. Des gens en imperméables, d'autres sous parapluies, des enfants à la course, avec des paquets, des sacs, courent sur le trottoir ou dans la rue, sous les reflets rouges et verts des enseignes néon. Un garçon brandit joyeusement un parapluie, à l'arrêt d'autobus.

Ils entrent dans le hall d'un immeuble, un gros bloc-appartements à quatre ou cinq étages. Pierre sent l'eau lui ruisseler dans le dos, les belles mèches noires de Denise collent à son front humide. Gaétan s'éponge le front pendant que Laurent enlève sa chemise toute dégoulinante. Dehors... un déluge ! Impossible de voir de

l'autre côté de la rue. Un mur d'eau déforme les silhouettes des automobiles qui, comme de gigantesques poissons aux yeux lumineux, barbotent dans un immense aquarium à ciel ouvert.

Coup de foudre très violent ! Toutes les lumières s'éteignent en même temps. Le vent souffle fort, en rafales ; Denise a peur. Elle tremble dans le noir. Pierre rit ; il trouve beau, le ciel de toutes les couleurs.

À ce moment, une voiture noire, tous phares éteints, surgit dans la ruelle voisine de l'immeuble, dans un crissement de pneus. Dominant le clapotis des gouttes d'eau sur le pavé, ils entendent nettement les « plop... plop... plop » des balles de mitrailleuse munie d'un silencieux. Un homme tout détrempé entre en trombe dans l'édifice, par la grande porte vitrée. Il monte en courant les marches conduisant au deuxième. Blottis dans un coin du portique, les enfants demeurent immobiles, blancs de peur.

Deux hommes descendent de la voiture noire qui s'est arrêtée juste devant l'intersection de la

ruelle. Ils entrent à la course dans le hall, à la poursuite du fuyard. Sans prendre le temps de lire les noms sur les casiers postaux, ils se dirigent vers une porte marquée « concierge », au fond du hall, trois marches plus bas. Un des hommes frappe puis entre sans attendre la réponse. La porte reste ouverte. Les enfants, toujours blottis dans leur coin, entendent distinctement un des hommes dire :

– Pousse-toé.

L'autre reste près de la porte de l'appartement, pointant son arme.

– N'essayez pas de faire le malin, dit une voix.

L'ordre est clair.

– Au moindre geste, rage l'autre, je vous descends.

Pierre ne rit plus et Denise est toute pâle. Elle ne bougera pas pour tout l'or du monde. Elle a bien trop peur. Gaétan veut s'avancer un peu pour mieux voir. L'homme qui monte la garde à la porte de l'appartement, les sens aiguisés par une longue expérience du métier, toujours aux

aguets de l'imprévu, s'aperçoit du mouvement. Il braque immédiatement son arme dans sa direction.

– Bouge pas ! crie-t-il.

L'obscurité est presque totale. On n'y voit que des ombres. Il ne sait donc pas qui est là. Peut-être est-ce l'homme qu'il poursuivait ? Gaétan fait un pas en direction de la porte de sortie. Il a peur et veut absolument sortir de là. Laurent le suit. Les deux garçons foncent dans le noir, en direction de la grande porte vitrée. Une rafale de balles fait voler la vitre en mille éclats.

À genoux dans une flaque d'eau, dans la pluie qui tombe, les deux mains dans la boue du trottoir, ils contournent la voiture. Là, ils demeurent immobiles, attendant de voir sortir les deux autres. Mais les deux autres ne sortent pas.

À Chicago, à New York, à Los Angeles, un tel attentat eut été prévisible. Mais ici... dans ce quartier... La ruelle est obscure, déserte et silencieuse. Laurent sent l'eau lui ruisseler dans le dos. Il n'a pas eu le temps de revêtir sa chemise. La pluie est froide.

Un chat renverse un couvercle de poubelle. Gaétan sursaute. Les détonations ne semblent avoir alerté personne. De toutes façons, les gens auraient filé, devant la perspective d'un règlement de compte.

– Laurent ! souffle Gaétan.

– Quoi ?

– Est-ce loin chez vous ?

– Non. Cinq rues.

– Allons avertir ton père.

– Oui.

Ils font un pas en avant, puis Gaétan s'arrête.

– Hey ! Laurent !

– Oui ?

– Note le numéro d'immatriculation de la voiture. Ça pourrait être utile à ton père ou à la police pour retrouver les bandits.

– Oui.

– Vite.

– C'est... 454-887...

– O.K. Filons.

Ils courent à toute allure vers la maison. L'eau qui tombe en trombe leur obstrue la vue, mais la vie de Pierre et de Denise est en jeu. Pas de temps à perdre. Au pas de course !

Ils atteignent le coin de la rue dans un temps record. Les rues sont changées en torrent sur lequel les gouttes de pluie rebondissent en petites bulles. Le ciel est en feu.

– 454...

Et flip et flap dans l'eau.

– ... 887...

Et pif et paf et boum la foudre ! Laurent court, court comme un fou.

– 454...

Gaétan suit de près. La visibilité est presque nulle.

– ... 887.

Par moments, ils ne voient même pas où ils vont.

À une intersection, une auto faillit renverser

Laurent qui n’y voit plus, ayant les yeux pleins d’eau. Il esquive de justesse le véhicule et rentre tête première dans une haie de cèdres.

– Ayoye ! Ayoye ! Outch !... 454... Oh ! la la !... 454... 454... 887.

Il s’est fait mal et crie. Mais sa voix est couverte par le clapotis des gouttes d’eau sur le pavé.

– ... 887.

Il se relève et court en boitillant un peu. Il a pris du retard sur Gaétan. Il court à perdre haleine.

– Gaétan... Gaétan... Gaétan...

Il a beau crier ; peine perdue ! Gaétan a un coin de rue d’avance maintenant.

– 454... Outch !... 454... Faut que je retienne ce maudit numéro... 887... Hey ! Gaétan.

Ce n’est qu’à l’intersection suivante que Gaétan se retourne pour voir si son cousin suit. Il constate son retard et attend sous l’averse. Laurent arrive en criant le numéro. Il le répète sans cesse pour ne pas l’oublier.

Laurent se rapproche. Avec précaution, il passe ses doigts sur son visage, puis se palpe les membres. Rien ne semble cassé, mais son corps est entièrement recouvert de boue, d'égratignures et de petites blessures qui saignent. Les deux garçons se remettent à courir. Il ne reste qu'un coin de rue.

– Ne m'attends pas, crie Laurent. Va vite avertir mon père.

– O.K.

– 454-887... dis-le à mon père.

Quand Gaétan arrive devant la maison de son oncle, il aperçoit madame Poirier, inquiète, qui fait le guet devant les grandes baies vitrées du salon, une chandelle à la main. Monsieur Poirier est lui aussi à la fenêtre. Il voit également la Tiburon bleue de son oncle, rangée sur le côté de la rue, juste en face de la maison. Sans perdre un instant, il grimpe les marches du perron et entre. Tout essoufflé il lance :

– Vite, mon oncle, Denise et Pierre sont en danger !

– Quoi ? Où ?

– Pas bien loin... 454... des bandits avec une mitraillette...

– Du calme, du calme ! Prends ton souffle, dit l'oncle.

– Tiens, éponge-toi le front, suggère la tante qui apporte une serviette.

Laurent arrive à ce moment. Il n'est pas beau à voir : torse nu, pantalon plein de taches de boue et déchiré sur un côté, le corps rempli d'égratignures et de plaies qui saignent, les cheveux collés. Il est tout essoufflé lui aussi et peut à peine parler.

– Bon, bon. Du calme, du calme ! répète monsieur Poirier.

Il reste calme, sans doute parce qu'habitué à toutes sortes de situations plus tragiques les unes que les autres. Quand ils sont un peu calmés, Gaétan et Laurent, tout en enlevant leurs vêtements mouillés, font le récit de la scène dont ils ont été témoins. Madame Poirier est allée au deuxième chercher des habits secs.

La pluie a un peu diminué quand monsieur Poirier sort de la maison en compagnie de Gaétan. Laurent, lui, reste à la maison à cause de ses blessures. La panne d'électricité cesse juste au moment où ils montent dans la voiture.

Cette voiture est bien celle qui convient dans les circonstances : large de pneus, puissante, nerveuse et très maniable. Les rues se sont changées en ruisseaux, ce qui rend la chaussée glissante.

Gaétan indique la direction à prendre. On tourne à la première intersection et en moins de deux minutes on se trouve en face de l'édifice.

– C'est là, dit Gaétan.

Monsieur Poirier cherche une place pour garer l'auto, mais n'en trouvant pas, il la laisse à l'entrée de la ruelle.

– C'est là, confirme Gaétan en indiquant du doigt un édifice.

– Lequel ?

Dans l'énervement du moment, et probablement à cause de la pluie qui tombait

alors, Gaétan n'avait pas remarqué qu'il y a trois édifices en tous points identiques, l'un à côté de l'autre.

– C'est le premier, dit Gaétan.

– Tu es sûr ?

– Oui, oui. Voyez l'aut... Mais elle n'est plus là.

– Quoi ?

– L'auto noire. Elle était juste au coin de la ruelle.

– C'est peut-être l'autre bâtisse.

– Peut-être. Je n'en suis plus certain.

Ils descendent de voiture et entrent en courant dans le premier immeuble. Rien.

– Non, ce n'est pas ici, conclut Gaétan.

– Allons à l'autre.

Dans le second, pas d'enfants non plus. Ni dans le troisième. Ils reviennent au premier bloc. Monsieur Poirier descend les trois marches conduisant à une porte marquée « concierge ». Il frappe. Un homme vient répondre.

– Pour vous, monsieur ?

– Vous n’auriez pas vu deux enfants cachés dans le portique pendant l’orage ?

– Non.

– Vous n’avez pas eu la visite d’hommes armés ?

– Non.

– Très bien, merci.

Ils se rendent de nouveau au deuxième édifice. Même chose. Le concierge n’a rien vu ni entendu d’anormal pendant l’orage. Au troisième édifice, pas de réponse à l’appartement du concierge. Monsieur Poirier frappe plusieurs fois à la porte.

– Va sonner, Gaétan, dit-il.

– Oui.

– Hey ! Mon oncle, venez voir.

– Quoi ?

– Là, par terre.

– Oui.

– C’est la chemise de Laurent.

Mais de Pierre et Denise, aucune trace. L'auto noire, disparue aussi.

– L'homme qui fuyait est monté par là.

Et Gaétan indique l'escalier conduisant au deuxième.

– Les deux bandits avec la mitraillette sont entrés là, chez le concierge.

Gaétan montre la porte où monsieur Poirier a frappé sans obtenir de réponse.

Le lieutenant-détective Poirier dit à Gaétan de rester là un instant à faire le guet pendant qu'il ira dans sa voiture appeler du secours par téléphone-cellulaire. Il laisse la chemise par terre, en boule, dans le coin d'une marche d'escalier, exactement où ils l'ont trouvée.

Il revient quelques instants plus tard avec son cellulaire à la main. Il demande à Gaétan :

– Quel était le numéro de la voiture noire ?

– 454-887, répond Gaétan sans hésiter.

– O.K. Merci.

Il communique l'information à sa centrale.

Malgré son calme apparent, monsieur Poirier est intérieurement très nerveux et inquiet. Il a vu toutes sortes de situations dans sa vie de policier, bien sûr, mais c'est la première fois que des membres de sa famille sont en cause. Et c'est justement parce qu'il en a vu de toutes les couleurs qu'il est inquiet ; il sait plus que tout autre ce dont sont capables les bandits d'aujourd'hui.

– Viens, nous allons commencer à inspecter l'édifice.

– Les bandits sont entrés là, dit-il.

Et il montre la porte du bas.

– Ils ne sont plus là. Cherchons plutôt Denise et Pierre. Ils se sont peut-être cachés quelque part. N'aie pas peur, nous aurons du renfort dans quelques minutes... Ils sont montés là, tu dis ?

– Non, c'est l'homme qui s'enfuyait qui est monté.

– Bien. Allons voir s'il y est encore. Ou si Denise et Pierre n'y sont pas aussi.

Au premier palier, personne. Au deuxième,

rien. Et ainsi jusqu'au dernier étage. Tous les couloirs et tous les escaliers sont déserts.

– Descendons, suggère l'oncle René.

Les premières autos de police arrivent en face de l'édifice juste au moment où Gaétan et son oncle parviennent au grand hall d'entrée.

– Postez des hommes aux quatre coins de la maison. Ne laissez filer personne, commande le lieutenant Poirier aux premiers constables qui arrivent.

L'oncle René distribue des ordres de tous côtés. Les hommes de la police se dispersent aux endroits désignés.

– Faut retrouver la voiture immatriculée 454-887, commande-t-il à un groupe d'hommes.

– Bien, font-ils, en pivotant sur leurs talons.

Quelques curieux, sans doute alertés par les sirènes, les clignotants rouges et les cris dans les couloirs, sont sortis des appartements du premier. Quelques-uns même sont descendus jusqu'au hall d'entrée.

– Que se passe-t-il ?

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Déjà des policiers courent dans les corridors et frappent aux portes.

– J'ai entendu des pas de course durant l'orage, dit une dame âgée sortie en pyjama dans le corridor.

– J'ai entendu des cris provenant de cet appartement, dit un autre locataire.

Évidemment, tout le monde a entendu ou vu quelque chose, mais lorsqu'on les interroge, il ne sont au courant de rien.

– Monsieur, c'est au 16 que j'ai entendu crier des enfants, répète un monsieur.

– Oui ?

– Allons voir.

Ils montent au premier. Gaétan suit son oncle de près. L'homme indique la porte. Monsieur Poirier frappe. Pas de réponse.

– On reviendra tantôt. Le concierge a sûrement un passe-partout. Reste ici, toi, Gaétan. Surveille le corridor. Signale-moi toute allée et

venue suspecte.

– Oui. Mais...

– N’aie pas peur, c’est rempli de policiers dans la maison.

Le lieutenant Poirier redescend au niveau de l’entrée. Il sort pour retourner à la maison. La pluie a cessé mais la rue reste mouillée. Sa femme commence à s’inquiéter de son absence prolongée. Il la met au courant de la situation et fait un appel téléphonique au quartier-général. Il est dix heures et vingt. Il faut tout mettre en œuvre pour retrouver sa fille et son neveu. Il téléphone au bureau des personnes disparues et demande un expert. Il boit en vitesse le café que sa femme lui a préparé, car elle a prévu une nuit longue et pénible. Le téléphone sonne :

– Oui ! Ici le lieutenant Poirier.

–

– Vraiment ? Vous êtes bien certain ?

–

– O.K. Merci.

Il semble perplexe. Il enfile en vitesse son imperméable, saisit le sac de sandwiches pour Gaétan et sort à la course. Madame Poirier n'a pas eu de réponse à la question qu'elle lui a posée.

Il se rend directement à l'immeuble de la rue Bourbonnière, entre à la course et monte au premier.

– Gaétan, appelle-t-il.

– Oui, mon oncle.

– J'ai des nouvelles de l'auto noire...

– Ah ! Oui ! Déjà ! Ils ont fait vite.

– Oui. C'est une auto appartenant à la R.C.M.P.

– C'est quoi ça ?

– La police fédérale...

– Vous voulez dire que c'était une auto de police ?

– Justement. Et les deux bandits que tu as vus en bas...

– Oui.

– Ce n’était pas des bandits, mais des policiers en civil...

– Ah !

– Ils poursuivaient un bandit. C’est celui qui est monté qui était le bandit. Il est peut-être encore dans l’édifice.

– Ah !

– Tiens, ta tante t’a préparé quelque chose à manger. La nuit sera peut-être longue. Veux-tu retourner à la maison ?

– Non, je veux rester pour vous aider... Merci pour les sandwiches.

– Bon. Descends. Attends dans le hall. Essaie de ne nuire à personne.

Gaétan descend au pas de tortue les marches de terrazzo. Il n’est pas bien fier de son exploit. Comment lui, un grand détective, n’a-t-il pas su reconnaître des policiers ? Comment n’a-t-il pas su différencier une auto de police d’avec une auto de bandits ? Il est vraiment difficile d’être détective. Rien, absolument rien ne pouvait laisser deviner qu’il s’agissait d’une auto de

police. Dans sa petite ville, les voitures de police sont reconnaissables : des clignotants rouges et blancs, de grosses lettres dans les côtés. Elle sont visibles de loin. Comme celles-là devant l'édifice. Il peut les voir à travers la grande vitre.

– Hey ! Mon oncle.

– Quoi ?

– Huee !... Excusez-moi pour l'erreur... pour la voiture... noire.

– Oh ! Ça va. Ça va. Tu ne pouvais pas savoir. Je m'y serais peut-être trompé moi-même.

Il est bien patient, l'oncle. Et aimable, surtout.

On a retrouvé le concierge sur le toit, avec les deux hommes à la mitraille, qui sont en réalité des policiers fédéraux à la poursuite d'un individu transportant de la drogue. Tous les trois avaient commencé une fouille de l'édifice. C'est l'équipe des policiers chargés par monsieur Poirier de surveiller le toit, qui l'a découvert. Le concierge s'empresse de se mettre au service des policiers pour la visite systématique de tous les appartements. Il présente les policiers fédéraux

aux policiers municipaux. Et muni de son trousseau de clés passe-partout, il suit le lieutenant Poirier et débarre toutes les portes où personne ne répond.

C'est au 16 qu'on fait une découverte surprenante. L'homme qui a dit avoir entendu des cris et des bruits de bagarre a eu raison de le signaler. Sur le plancher, juste devant la table de cuisine, un cadavre d'homme gît dans son sang. Gaétan blêmit en voyant cet affreux spectacle.

– Ne touchez à rien, crie le lieutenant Poirier.

Il s'empare de son téléphone-cellulaire et appelle au quartier-général. Alors toute la meute des enquêteurs, photographes, experts en empreintes digitales et autres fins limiers sera là dans quelques minutes. Monsieur Poirier place deux policiers en faction devant la porte de l'appartement et continue l'inspection des autres logements dans l'espoir d'y découvrir les deux enfants... ou peut-être l'assassin.

– Mon oncle.

– Oui.

– Le cadavre... Je pense que c'est l'homme que j'ai vu monter... mais je n'en suis pas certain.

– Il sera bientôt identifié. On verra bien.

Gaétan est très fatigué. Il est resté debout toute la nuit à regarder faire les inspecteurs et les détectives. On transporte le cadavre dans un véhicule noir semblable à une ambulance, puis tout redevient calme dans l'appartement. Soudain un policier trouve un bout de tissu vert et blanc. Gaétan l'identifie immédiatement : c'est un morceau de la chemise de Pierre.

Les enfants sont donc venus dans cette pièce ?... On trouve aussi une touffe de cheveux noirs, comme ceux de Denise... Ils ont peut-être été témoins du drame... Ils ont peut-être été emmenés par l'assassin qui désirait se débarrasser de témoins gênants... ou... ou... Toutes les suppositions sont permises. Monsieur Poirier est très inquiet et nerveux.

Après ces deux découvertes importantes, les détectives commencent à fouiller tous les recoins de l'appartement, tous les placards, le garde-manger, les garde-robes. Gaétan participe aux

recherches. Que cherchent-ils ? Rien de particulier... un indice quelconque qui les orienterait peut-être dans leurs recherches. Soudain un bruit singulier, sourd, saccadé, comme celui d'un coup de pied dans une porte. Le bruit insolite parvient du placard, juste à côté de la porte d'entrée de l'appartement. Un détective ouvre et voit, au fond, le corps d'une fille, ligotée et bâillonnée. Elle respire encore. Il détache en vitesse le bâillon. Monsieur Poirier s'avance :

– Denise ! s'exclame-t-il.

Mais elle est trop faible pour répondre ; elle sourit un peu, puis ferme les yeux et détourne la tête quand on la transporte à la lumière. Elle est presque morte de suffocation. Monsieur Poirier appelle immédiatement une ambulance pour la transporter à l'hôpital.

4

Filet tendu

Dimanche, journée tranquille. Monsieur Poirier a passé le reste de la nuit à l'hôpital. Un médecin a été appelé au chevet de madame Poirier qui claquait une bonne crise de nerfs. Gaétan et Laurent ont dormi quelques heures. Ce n'est que vers midi que monsieur Poirier revient à la maison. Après un bon repas, toute la famille, ainsi que Gaétan, se rend à l'hôpital. Denise s'est réveillée et a bonne mine. Elle sourit en les voyant arriver.

– Ah ! Bonjour Gaétan ! Comment est ton œil ?

Toute la famille est là, mais Denise ne semble avoir d'yeux que pour son cousin. Elle ne voit que lui.

– Oh ! Ça va, répond Gaétan. Et toi ?
Comment te sens-tu ?

– Tu as meilleure mine qu’hier, ajoute
monsieur Poirier.

– Qu’est-ce qui s’est passé, après que nous
sommes partis ? Nous t’avons attendue près de
l’auto noire, demande Laurent.

Elle raconte son aventure :

– Quand Gaétan et Laurent ont filé vers la
grande porte vitrée de l’édifice, Pierre et moi
sommes demeurés bien blottis dans les marches
de l’escalier, car l’homme à la mitraillette s’était
avancé un peu. Puis, constatant que les deux
fuyards n’étaient que deux enfants apeurés, il est
retourné près de la porte du concierge. Il ne nous
a pas vus dans l’escalier, il faisait trop noir.
Tremblant de peur, nous retenions notre
respiration et, nous faisant tout petits de peur
d’être découverts, nous ne bougions pas d’un
cheveu...

... Bien doucement, en rampant comme des
couleuvres, sans faire de bruit, nous avons gravi

les marches conduisant au premier. Il faisait noir et nous risquions de buter à tout moment. Nous avons atteint un plancher, puis comme la noirceur était complète, nous ne pouvions nous diriger qu'à tâtons. Peut-être aurions-nous trouvé une porte, un placard, un petit espace où nous cacher...

... Nous avançons lentement, à pas feutrés, en frôlant les murs avec nos mains. Nous avons fait quelques pas, le mur changeait de direction. Une faible lueur rougeâtre filtrait d'une porte entrebâillée, à quelques pas devant. Une chandelle éclairait une pièce. Nous nous sommes approchés. Des murmures parvenaient à nos oreilles. Il y avait quelqu'un dans cette pièce. À mesure que nous approchions, les sons se faisaient plus nets. Une voix disait :

– Vous n'aviez qu'à me téléphoner. Vos instructions interdisaient toute rencontre, sauf en cas de coup dur. Sacré bon Dieu ! Il faut donc se répéter bien des fois et vous réprimander comme des écoliers ! Et vous m'arrivez sans avertir, et avec la police à vos trousses. Qui est-ce qui m'a

foutu des types pareils ?

– Eh ! Écoute un peu, reprit l'autre, je ne suis pas venu de Los Angeles pour me faire engueuler de la sorte. C'est toi le chef ? Oui ou non ? Je viens chercher des instructions.

– Ça ne vous ferait rien de m'appeler Major ? reprit l'autre voix.

– O.K. Major. Dès que le boulot sera terminé, on aura des explications.

– ... Nous ne bougions pas, bien intrigués par cette étrange conversation. Nous nous sommes rapprochés de la porte.

– Vous n'avez pas d'autre chose que ça à mettre à ma disposition ? continua une voix.

– L'appartement rue Sherbrooke, la Mustang, le révolver, le faux passeport, les moustaches postiches, le faux permis de conduire... Je n'ai rien de plus. Essayez de vous tirer d'affaire avec ce matériel.

– O.K. J'essaierai de me débrouiller. La prochaine fois, continua l'individu, je demanderai...

– Sam, interrompt l'autre, vous êtes trop sentimental. Dans notre métier, il ne faut jamais compter sur la prochaine fois.

– ... Là, vraiment, nous étions très intrigués. Il y avait à l'intérieur, des bandits en train de préparer un coup. Pierre pensa aller vous avertir à la maison, mais il se ravisa et nous avons continué à écouter...

– Oh ! Ça va, ça va, pas de morale. Venons-en au fait, continua une voix.

– Ce n'est pas le temps de blaguer, monsieur Romieri, interrompt l'autre.

Ce nom détonne dans la tête de monsieur Poirier.

– Tu as bien dit, Romieri ? demande-t-il à Denise.

– Oui. C'est le nom que j'ai entendu.

– Car vois-tu, ma chérie, continue-t-il, Romieri est en prison. Nous l'avons arrêté la semaine dernière.

– Ah !... Mais c'est bien le nom que j'ai entendu.

– Il venait de Los Angeles, as-tu dit ?

– C'est bien ce que j'ai compris.

– Bien. Continue ton histoire.

Denise respire bien fort. Il est évident que ça la fatigue de parler aussi longtemps. Mais elle continue :

– L'autre homme, celui qui se faisait appeler Romieri, dit alors :

– Major, mon rôle est de...

– Vous le jouez fort bien.

– Au fait, coupa l'autre, qui vous a donné l'ordre de me fournir ce matériel ?

– Mais... c'est... c'est... le Ministre.

– Forlini ?

– Bien sûr.

– Parfait. Vous avez un message.

– Oui.

– Parlez, j'écoute.

– Mais la voix ne continua pas. Le silence complet. Des pas s'approchèrent de la porte.

Pierre se poussa un peu. Il retenait sa respiration.

– Maudit cave ! hurla la voix de celui qui s'était rapproché de la porte. Maudit imbécile !...
Enfant ! Qui donc m'a foutu un gars comme toi ?

– Mais... mais qu'est-ce qui vous prend ?
reprit l'autre voix.

– Regarde... regarde la porte.

– Nous avons eu très peur, continue Denise après avoir pris une gorgée d'eau. Je ne sais pas ce que Pierre a ressenti, mais moi, je fus sur le point de défaillir. La porte s'est ouverte brusquement. Une forme d'homme est apparue dans l'embrasure. Il a avancé d'un pas dans le noir, a jeté un regard dans le corridor. Mais comme il faisait très noir, il est retourné dans la pièce. Ouf ! Là, on a eu chaud. Je me suis épongé le front. Et Pierre respira profondément. Puis la porte s'ouvrit de nouveau. L'homme regarda encore une fois dans le corridor, comme s'il n'avait pas bien vu la première fois. Il s'est avancé dans la direction de Pierre, scrutant l'obscurité.

– Hey ! Là ! Viens ici, garnement, hurla-t-il.

– ... Là, je ne me souviens plus de rien. Je crois que je me suis évanouie de peur. Plus rien. Je ne me rappelle plus. Quand je me suis réveillée, ou si vous aimez mieux, quand j'ai repris connaissance, j'étais solidement attachée dans un espace réduit. Il faisait complètement noir, sauf une fine ligne rougeâtre sous la porte. J'ai essayé de bouger, mais impossible. Des cordes bien solides me retenaient les mains et les pieds. Impossible de crier. J'étouffais, avec ce chiffon plein la bouche. J'avais de la difficulté à avaler ma salive. Je me doutais un peu de l'endroit où je me trouvais, car j'entendais les mêmes voix d'hommes de l'autre côté du mur.

– Il s'appelle Germain Olivier, disait une voix. Il est le fils du grand industriel français, Guillaume Olivier, des produits pharmaceutiques Olivier. Il est propriétaire de la pharmacie Uniprix, rue Panet. Il rentre d'un voyage d'affaires en France, et on croit qu'il revient avec de la marchandise, en grande quantité...

– Intéressant, dit l'autre. Il revient ici avec de

la marchandise ? Cela m'étonne. J'avais entendu dire que leur marchandise arriverait par des intermédiaires de Boston. Comment est-il si imprudent ? Il aurait pu attendre...

– Germain Olivier est amoureux. Cela explique, sans la justifier, son imprudence. Il revient si tôt pour se marier, avec une certaine Lise Martel.

– Pas Lise Martel, la fille du concierge ?

– Justement.

– Quand arrive-t-il ?

– Olivier arrivera vers 20 heures par Air France. La fille ira l'accueillir à l'aéroport. Par un moyen qu'il vous appartient de déterminer, vous avez la mission d'enlever ou de faire enlever Olivier et de le conduire dans une ferme abandonnée à Sainte-Julie. Voici la route à suivre.

– Là, j'ai entendu un bruit de papier qu'on déployait. Puis la voix continua, ce devait être celui qui s'appelait Le Major qui parlait, car ce n'était pas la voix de Romieri :

– Il faut être très prudent. Olivier est un grand commerçant de drogue et il sera sûrement accompagné de ses gardes du corps. À la ferme, un hélicoptère vous attendra. Monsieur Forlini pense qu’il serait bon que la police retrouve dans les bois un cadavre portant les habits et les papiers d’Olivier.

– La fille connaît-elle les activités clandestines de son fiancé ? demanda Romieri.

– Non. C’est une très jolie fille, et bien honnête. Elle attend son amoureux. Elle doit être tenue à l’écart de toute l’affaire. Elle connaîtra bien assez tôt les dessous de cette disparition.

– Après cela, je n’ai plus rien entendu. Je pense que je me suis évanouie encore une fois. Je ne me souviens plus de rien. Plus de rien. Ce que je me rappelle, cela devait se passer plus tard, c’est qu’il y eut beaucoup de piétinement dans la pièce. Il y avait trop de monde qui parlait à la fois. Je n’ai pu rien comprendre. C’était plutôt comme un bourdonnement de voix.

– Bien, interrompt son père. Je connais la suite. C’était nous, les policiers et les détectives,

qui étions dans la pièce. Ne parle plus maintenant. Repose-toi. Tous ces renseignements nous seront très utiles. Il faut que j'aille immédiatement au bureau pour commencer l'enquête.

– Tu ne crois pas que tu devrais aller te reposer un peu ? dit madame Poirier.

– Oui. C'est vrai. Je suis bien fatigué. Je vais plutôt téléphoner au bureau. J'aviserai mes officiers des déclarations de Denise. Peut-être pourra-t-on empêcher un meurtre de se commettre. Et je vais prendre des dispositions pour retrouver Pierre. Quelqu'un de vous viendra à la maison avec moi. Je vais me coucher et il faut quelqu'un pour répondre au téléphone.

– J'irai moi, mon oncle, dit Gaétan.

Ce même soir, une pluie fine s'est mise à tomber. Le ronronnement du moteur et le flip-flap des essuie-glaces traçant des demi-cercles blancs sur le pare-brise, énervent les trois occupants de la Tiburon. Tendus par les derniers événements et par l'action imminente, leurs nerfs supportent mal le long trajet les conduisant à

l'aéroport de Dorval. Peut-être aussi la chaleur humide à l'intérieur de la voiture pèse-t-elle sur leurs épaules.

Monsieur Poirier a dormi une partie de l'après-midi, mais la fatigue et l'énervement des dernières heures ne se sont pas complètement dissipés. Pour retrouver Pierre, son neveu, il a jugé bon de se rendre à l'aéroport et de tenter une poursuite des ravisseurs de Germain Olivier, qui doit arriver à 20 heures. Il a emmené avec lui, pour lui tenir compagnie, et surtout pour détourner les soupçons, son fils Laurent et son autre neveu Gaétan. Un homme, avec deux enfants, n'éveillera pas les suspicions des adversaires.

De la place où la voiture vient de s'arrêter, ils voient, au travers du voile de pluie, la longue suite de voitures avançant au ralenti devant les portes de l'aérogare. Des piétons circulent, des voyageurs descendent d'automobiles ou entrent dans l'édifice avec des valises. Des voitures-taxis et des mini-bus attendent les voyageurs.

Monsieur Poirier consulte sa montre-bracelet ;

19 h 40. L'appareil d'Air France doit atterrir à 20 heures. Formalités de douanes et de police, récupération des bagages... Olivier devrait sortir aux environs de 20 h 20. Deux voitures-fantômes de la R.C.M.P. stationnent non loin de la sortie principale. Leurs radiotéléphones sont branchés sur celui de monsieur Poirier. Un signal a été convenu. Les autorités douanières, prévenues de l'arrivée de Germain Olivier, ont reçu l'ordre de le laisser passer. Une étiquette verte sera accolée à sa valise par les douaniers, en guise de laissez-passer. La tactique est courante : dès qu'un individu est soupçonné d'entrée illégale de marchandise, on convient avec les autorités de la douane, d'une forme ou d'une couleur particulière d'étiquette à accoler aux bagages. Sitôt la barrière franchie par l'individu, la police peut le prendre en filature. Le lieutenant-détective Poirier a le temps d'aller aux renseignements. Il descend donc de voiture. Gaétan l'accompagne jusqu'aux guichets de la compagnie Air France.

– Excusez-moi, monsieur, dit poliment l'oncle René au préposé aux renseignements, mais il y a

bien un avion qui arrive de Paris à 20 heures ?

– Oui, monsieur. Que puis-je pour vous ?

– J’aimerais savoir si, parmi les passagers, il y a un certain monsieur Germain Olivier.

– C’est interdit de révéler ce genre d’informations, monsieur. Question de sécurité.

– Police, répond-il en montrant sa carte d’identité.

– Un instant, je vous prie. Je vais voir.

L’homme sort par une porte, à droite. Il revient quelques minutes plus tard, tenant une feuille à la main.

– Tenez. Voici la liste des passagers, que nous avons eu par câblogramme. Voyez vous-même si le nom de la personne que vous attendez s’y trouve bien.

Monsieur Poirier parcourt la liste des yeux et s’arrête sur un nom. Il le montre à Gaétan. C’est bien exact. Il arrive ce soir.

– Merci, monsieur, lance-t-il jovialement en remettant la liste au commis.

– À votre service.

– Mon oncle, puis-je aller m’acheter une liqueur dans la machine, là ? J’ai soif.

– Oui, oui ; je t’attends ici.

Gaétan se fraie un chemin dans la foule. Au moment où il dépose ses pièces de monnaie dans la machine distributrice, il sent quelqu’un qui le touche au bras. Il se retourne et reste stupéfait.

– Vous vous inquiétez du sort de monsieur Olivier, à ce que je vois, dit une voix rude.

Gaétan blêmit et commence à trembler. Cette voix, et surtout cette figure, il la connaît bien. Trop bien. Il avait dit : « On se reverra ». C’est bien lui, le couillon qui lui a noirci un œil, samedi après-midi, quand il a voulu défendre Denise.

Il était si appliqué à déposer ses pièces de monnaie dans la distributrice, qu’il n’avait pas remarqué que deux hommes le suivaient, depuis le comptoir d’Air France. D’ailleurs, qui aurait pu prévoir que cet homme se trouverait là, à ce moment précis ? Il pivote et se met à courir parmi la foule. Mais il n’a pas fait cinq pas que deux

mains solides se saisissent de lui. Il crie. Mais sa voix est engloutie par le murmure de la foule et les airs de musique d'orchestre que lancent les haut-parleurs du plafond.

– Fais pas l'imbécile ! crache une voix.

– Suis-nous, continue l'autre sur le même ton.

Il n'a pas le choix. Il jette un coup d'œil du côté de son oncle qui l'attend, accoudé au comptoir d'Air France. Il regarde justement dans sa direction et s'aperçoit que son neveu est en mauvaise posture. Il tente de se frayer un chemin à travers la foule, à la poursuite des kidnappeurs.

Les deux hommes entraînent Gaétan dans la direction de la sortie. L'oncle coure le plus vite qu'il peut, mais cette foule de gens pressés et de badauds entrave son avance. Il sort de la poche intérieure de son veston une petite radio, format paquet de cigarettes, tire l'antenne et lance :

– À toutes les voitures en poste devant l'aérogare. Ici Poirier, à l'intérieur. Mon neveu vient d'être enlevé presque sous mes yeux. Les ravisseurs se dirigent vers la porte principale.

Tentez de les intercepter.

– 250 à Poirier. Message reçu.

Par chance, il a pensé apporter une radio miniature. Il l'a empruntée au quartier-général, en cas de coup dur. Un policier, dans la voiture 250 en a une pareille.

– Attention ! Ils sortent. Les avez-vous repérés ?

– Non.

– Je les poursuis. Ils se dirigent vers le stationnement. Une voiture noire les attend. Une Chevrolet Caprice. Ils montent. Démarrent en vitesse.

Monsieur Poirier se dirige à la course jusqu'à sa voiture.

– 254 à 250. Allez vous poster immédiatement à la sortie du stationnement. Interceptez une Chevrolet Caprice noire qui fuit à vive allure.

– 250, compris.

– 254 à 250. Mon neveu, qui m'accompagnait, vient d'être enlevé. Ne tirez pas. Il est dans la

voiture. Il faut le retrouver vivant.

– 250. Nous ferons tout pour éviter le pire.

– 254 à toutes les voitures. Surveillez les environs. Interceptez tout véhicule suspect répondant à cette description : Chevrolet Caprice récent modèle, noire, trois occupants, venant de quitter l'aéroport.

– 250 appelle 254. Voiture Chevrolet Caprice noire repérée juste à la sortie du stationnement. Nous la pourchassons à vive allure.

– Message reçu.

– 250 à 254. La voiture emprunte la direction de Montée de Liesse, vers l'Est.

– 254 à 257. Toujours aux aguets ?

– Au poste. Avons entendu l'appel d'urgence. Allons bloquer la voie et inspecter tout véhicule suspect.

– Merci 257.

Ils ne peuvent aller loin. La chasse est bien organisée. Et pas d'issue possible pour les fuyards. Pourvu qu'il ne soit rien arrivé de

fâcheux. L'oncle René ronge son frein. Il aurait dû entrer seul dans l'édifice. Comment annoncer cette... mort... à sa belle-sœur, la mère de Gaétan. Si la situation tourne au tragique...

Ah ! Non. Il aime mieux ne pas y penser. Quelle aventure : ses deux neveux disparus ! Sacré nom de nom ! Mais non, mais non. Pas de désespoir inutile ! Il a confiance en ses hommes. Le filet est tendu, ne laissant aucune issue. Il ne peut rien arriver à Gaétan. Il se met martel en tête inutilement. Pas de panique, surtout. Il consulte sa montre : 19 h 50.

– 254 appelle 255. Prêt ? Répondez.

– 255. Prêt.

– 254 à 256. Prêt ?

– 256. Prêt.

– 254 à 256. Allez près de la sortie du stationnement.

– 256, compris.

– 254 à toutes les voitures. Nous entrons dans l'édifice. Soyez prêts.

– 255, compris.

– 256, compris.

Ils sont bien organisés pour une filature : trois voitures non identifiées, munies de radiotéléphones et comptant chacune trois hommes en civil.

Une Mustang jaune arrive juste à ce moment. Une femme en descend et entre dans l'aérogare. Plusieurs autres véhicules se rapprochent de la porte principale.

– Vite, entrons, lance monsieur Poirier à son fils Laurent.

La salle d'attente est remplie de gens de toutes races et de tous âges. Des officiers de douane interrogent les personnes qui viennent d'arriver. Quelques-uns attendent leurs bagages. Tous les passagers descendant de l'avion doivent sortir par la même porte. Laurent cause avec son père. Nul ne pourrait supposer qu'il s'agit d'un policier en devoir.

Laurent voit s'approcher un homme d'un certain âge, au crane chauve où courent de fines

veines bleues, les yeux sournoisement plissés sous des lunettes branlantes au bout du nez et portant une valise étiquetée en vert. Il le suit parmi la foule. Une femme lui saute au cou pour l'embrasser. Son père l'a repéré aussi. Il envoie Laurent prévenir le policier, dans la première voiture postée devant l'aérogare.

L'homme monte dans la Mustang jaune avec la fille. Monsieur Poirier et son fils montent dans la Tiburon.

– 254 à 255. Vous avez bien repéré la Mustang jaune ?

– 255, nous l'avons bien à l'œil.

– 254 à 256. Prenez la relève de 255 dès qu'il passera à votre hauteur.

– 256, compris.

– 254 à 255. Non. Changement de dernier instant. Filez une Pontiac Grand Am grise, immatriculée 355-872, qui vient de quitter l'aéroport à la suite de la Mustang jaune.

– 256, compris.

– 254 à 255. Filez la Mustang , sans trop vous

rapprocher cependant, pour ne pas révéler votre position.

– 255, compris. La Mustang jaune quitte à l’instant le stationnement.

– 254 à 256. Même tactique.

– 256, compris. Nous serons discrets.

– 254 à toutes les voitures. Il vous faut les suivre jusqu’à leur repaire. Donnez votre position toutes les deux minutes.

– 255, compris.

– 256, compris.

– 254, Roger.

Tout est calculé, minuté, prévu. Les adversaires ne peuvent pas s’échapper. Des experts ont la filature bien en main.

– 254 à toutes les voitures. Si vous vous trouvez en difficulté, demandez de l’aide au quartier-général. Bonne chasse !

Ils viennent à peine de s’engager dans la voie de gauche de la Montée de Liesse, que le radiotéléphone fait entendre un désagréable

grésillement :

– 250 appelle 254 Poirier. 250 appelle 254 Poirier. Répondez 254.

– Ici 254. J'écoute.

– Nous suivons toujours la Chevrolet Caprice noire des ravisseurs de votre neveu. Ils filent à vive allure. Nous les talonnons de près. Mais impossible de les doubler, car ils ne veulent pas céder le passage. Il y a beaucoup de circulation sur la travée de droite. Impossible de ce côté non plus.

– Continuez de la suivre. Sans trop vous faire remarquer cependant.

– Compris. Roger.

– 254 appelle 259. Répondez 259.

– 259 écoute. Parlez.

– Où êtes-vous exactement ?

– Sur Montée de Liesse, près de la sortie 25^e Avenue.

– Bien. Voici les instructions : Démarrez, prenez la route et rangez-vous dans la travée de

gauche, à moins de 70 kilomètres/heure. Ne cédez le passage à quiconque voudra vous doubler. Ceci obligera les bandits à ralentir ou à changer de travée.

– Très bien. Message reçu. Roger.

La Tiburon transportant le lieutenant-déetective Poirier et son fils Laurent soulève une brume sur son passage. Elle file à 110, feux de sécurité clignotant et sirène à fond. Malgré la pluie qui tombe et rend la chaussée glissante, elle reste stable, conduite par une main sûre.

– Laurent, as-tu bouclé ta ceinture de sécurité ?

– Oui.

– À cette vitesse, on ne sait pas toujours ce qui peut survenir. Nous les rattraperons bientôt. Ils ne peuvent nous filer entre les doigts.

Soudain, monsieur Poirier doit appliquer brutalement les freins. La circulation a subitement ralenti en avant. 259 a bien rempli sa mission.

– 254 appelle 250. 254 appelle 250.

– 250 écoute. Parlez.

– Que se passe-t-il ?

– La circulation a ralenti grâce au bon travail de 259. Je suis toujours derrière la voiture des ravisseurs.

– Très bien 250. Ne les perdez pas de vue.

– À cette vitesse, aucun risque. Soyez sans crainte.

– 254 à 259.

– 259 écoute.

– Laissez-vous doubler par la droite et lorsque la voiture suspecte arrivera à votre hauteur, accélérez et ne lui laissez aucune chance de vous doubler.

– Message reçu.

– 254 à 250. Quand vous arriverez à la hauteur de 259, signalez-lui votre présence par un appel de phares. Alors 259 changera de voie afin de vous laisser passer. Dès que la Chevrolet Caprice sera à votre hauteur restez à sa gauche pour lui bloquer la voie. 259 devant la Chevrolet , 250 à

gauche. Ils seront coincés.

– Excellente idée, 254. Cette tactique les arrêtera.

– Ensuite, doublez la Chevrolet et simulez un accident avec 259, de manière à bloquer complètement la route. Ils seront obligés de s'arrêter ou de vous rentrer dedans.

– 250 compris.

– 259 compris.

Tout va bien. Avec une telle minutie d'exécution, les adversaires ne peuvent s'échapper. Les doigts fébriles de monsieur Poirier torturent le volant. La moiteur de l'air colle sa chemise à son dos, sur le siège de cuir ; la paume de ses mains suinte, une mèche de cheveu colle à sa tempe luisante de sueur. Quelques minutes encore et il en aura terminé avec cette chasse à l'homme. La voie rapide est maintenant complètement bloquée. Plus rien ne bouge. Il consulte sa montre : 20 h 35. Le ronronnement des essuie-glaces l'énerve.

– 250 à 254. Répondez 254.

– 254. J’écoute.

– Opération réussie. Votre neveu est en sûreté dans notre voiture. Les ravisseurs ont été cernés et capturés avec une telle diligence par les hommes du 259 qu’ils n’ont pu offrir la moindre résistance.

– Bon travail, les gars ! Et merci !

– 259 à 254. Les gaillards sont poings et pieds liés dans notre voiture. Nous dégageons la voie et les transportons aux cellules.

– Bon travail, 259 ! Et merci.

Il ne reste plus qu’à prendre Gaétan, retourner à la maison et attendre des nouvelles de l’autre filature.

5

L'accident

Mais les nouvelles ne sont pas rentrées. De toute la soirée et de toute la nuit, rien. Pas de message, pas de téléphone. Très tôt, lundi matin, le lieutenant Poirier se rend à son travail, au bureau, pour s'informer des derniers développements et donner d'autres instructions.

Rien de spécial de toute la journée. La voiture 256, la dernière à suivre la Mustang jaune, ne répond plus aux appels. Des recherches ont été entreprises mais se sont avérées vaines. Vers sept heures, ce soir-là, monsieur Poirier rentre à la maison, extrêmement déçu. Consolation, cependant. Ce soir, Denise quitte l'hôpital.

Il y a beaucoup d'activité autour du restaurant Le Mandarin. Malgré le temps maussade, des gamins courent sous les marquises de la

devanture. Des automobiles laissent descendre des dames en robe de gala et des messieurs en smoking. Un portier galant va ensuite stationner les voitures, sous l'averse. Les pourboires sont généreux.

Double porte en chêne verni, richement décorée de dragons d'or et d'idéogrammes chinois, en ivoire sculpté et à l'intérieur, des murs ornés de pagnes très colorés, de tentures de soie et de riches lanternes aux couleurs du soleil levant.

Les clients se pressent dans le vaste hall d'entrée. Vestons noirs, cravates blanches, robes longues et habits de soirée symbolisent tout le faste de la haute aristocratie. Cols et poignets empesés, épaules nues, bijoux, hautes coiffures, cannes et parapluies, chemises à dentelle, voilà toute la clientèle huppée et snob qui s'entasse dans la grande salle à manger. Un orchestre joue des mélodies doucereuses, sur une petite scène, près du bar où s'accourent quelques clients bavards.

Tout en remplissant les coupes, le petit chinois

en smoking blanc ne peut s'empêcher de jeter un regard discret du côté de Denise. Ayant revêtu pour la circonstance une robe légère, bleu poudre, avec des garnitures blanches, elle mérite attention. La peau de ses bras et de ses épaules prend, sous les reflets de la lumière diffuse, une teinte dorée qui allume la convoitise des voisins et la jalousie des voisines.

– Hum !... fait-elle en dégustant un petit vin doux que son père lui a commandé. Ce vin me rend légère, oh !... oh !... oh !...

Monsieur Poirier, lui, rit. Il est heureux de voir sa fille enfin joyeuse. Elle a passé de mauvais moments depuis quelques jours et c'est pourquoi, à sa sortie de l'hôpital, il l'a emmenée souper au restaurant. Il a choisi ce chic restaurant chinois parce qu'il est situé juste en face de Chez Carlo, où se tient toute la rapace des petits revendeurs de drogue du quartier. Les gros caïds du monde interlope préfèrent plutôt un endroit plus huppé. Il espère ainsi découvrir un indice quelconque menant à la découverte du triste individu qui l'avait molestée le samedi précédent.

Denise, toute radieuse et épanouie, peut-être un peu sous l'effet du vin, parle, parle, parle.

Ils quittent le restaurant à neuf heures. Depuis un moment, monsieur Poirier bâillait. La fatigue des derniers jours, le repas copieux, le vin, cette musique chinoise, pesaient lourd sur ses épaules, surtout les soucis, il faut le reconnaître. Pendant qu'ils attendent leurs imperméables à la consigne, Denise crie :

– Hey !... Salut, Gaston !

Monsieur Poirier se retourne et ne peut empêcher sa fille d'agiter les bras pour souligner sa présence à un garçon bedonnant, jovial, à la tête rousse frisée qui vient d'entrer. Il doit avoir environ dix-huit ans. Le garçon lui adresse un sourire familier et se dirige vers elle.

– Un ami ? demande monsieur Poirier.

– Je l'ai connu à l'école. Il fréquente le même collège que moi. Si vous saviez, papa, comme il est rigolo... Il connaît des centaines d'histoires drôles. On va bien s'amuser.

– Denise Poirier ! lance jovialement l'arrivant.

Que tu es jolie ce soir !

– Merci.

– Et que j’envie la chance de ce monsieur qui t’accompagne. Est-ce ton oncle ? ou ton « sugar dady » ?

Monsieur Poirier lui jette un regard de reproche amer.

– Mais non, voyons, grand comique. C’est mon père...

– ... Je vous avais dit, papa, qu’il était rigolo. N’est-ce pas qu’il est rigolo ?

Monsieur Poirier ajoute encore plus d’indifférence à son attitude. Ce garçon lui déplaît et il est fatigué. Il n’est pas d’humeur à la blague ce soir.

– Gaston Lafond, mon nom. Gaston y’a l’téléphon qui son Lafond. Dans mes moments libres, je fréquente le même collègue que votre fille. C’est parce qu’il y a des belles filles et que les affaires vont bien.

– Gaston ! lance Denise.

Rigolo, rigolo, un peu craqué aussi, pense monsieur Poirier, visiblement ennuyé par cet importun personnage.

– Oh ! Ne vous fâchez pas, Monsieur, car je suis un peu stone ce soir. Men. Avec ce sale temps, il faut bien se soutenir un peu, si on ne peut se tenir saoul. Genre.

Denise éclate de rire. Son père s'efforce d'en faire autant, mais uniquement pour plaire à sa fille. Car il est visiblement importuné par ce cabotin. Il le laisse bavarder avec Denise. Puis, après avoir patienté dix minutes, il s'excuse poliment auprès du garçon et invite Denise à quitter cet endroit, prétextant une très grande fatigue. Souriante, elle s'accroche au bras de son père. Puis, au moment où ils vont franchir le seuil de la porte, le garçon lance :

– Et surtout n'oublie pas : demain, dix heures, au métro, je t'apporte ça.

– O.K. Bye.

Rendez-vous demain, quelque chose à livrer, station de métro... Monsieur Poirier se remémore

tout à coup quelques propos tenus par le garçon : Les affaires vont bien... Dans mes temps libres je fréquente le même collège... Je t'apporte ça... C'est quoi ça ? Il a drôle d'allure ce Gaston. Serait-il un « pusher » au collège ?

Des interrogations exigeant réponse.

– Tu as rendez-vous avec lui demain ? demande-t-il.

– Oui.

– Quelle sorte de rendez-vous ?

– Voyons, papa, de quoi vous mêlez-vous ? Je suis assez grande pour rencontrer les garçons que je veux.

– C'est quoi le ça, qu'il va t'apporter ?

– Mais la... la... les photographies qu'il a prises au collège. Il veut me les montrer. Mais cessez donc toutes ces questions, papa ; nous ne sommes pas en mission commandée, nous sommes au restaurant.

Ils sont parvenus au trottoir de ciment, sous la grande marquise. La pluie tombe fort. Ils s'élancent en direction du stationnement,

cherchent à droite et à gauche, en refont le tour... La belle Tiburon est introuvable. Ils reviennent au trottoir devant l'entrée principale du restaurant.

– Elle a bel et bien été volée.

À ce moment précis, une voiture s'approche, une figure sort de l'ombre :

– Taxi ? Missieu ! Voulez taxi ?

Prenant la main de Denise, il monte dans la voiture. Le chauffeur se retourne vers eux et dit avec un fort accent italien :

– Plouie pas bonne. Où nous aller ?

Il donne l'adresse du poste de police numéro 3. Il lui faut rapporter le vol de l'auto, puis ensuite, à la maison. Le taxi démarre dans une gerbe d'eau.

C'est une vieille Chevrolet toute bosselée et ayant roulé carrosse plusieurs années dans les rues de Montréal. Le bruit de ferraille est atténué par le flip-flap des essuie-glaces et par la violence du déluge à l'extérieur. Les phares n'arrivent que faiblement à percer le rideau blanc et humide.

Monsieur Poirier se demande bien comment le chauffeur peut se diriger dans la circulation. Lui-même s'avoue incapable de reconnaître la route suivie.

Denise s'est blottie près de son père. Elle se laisse bercer par les soubresauts du boulevard Métropolitain. Au bout de quelques minutes, la chaleur devient insupportable à l'intérieur de la voiture. Malgré la pluie, monsieur Poirier décide de baisser un peu une glace. Il a un choc : les poignées de commandes n'existent plus. Pas plus que celles commandant l'ouverture des portières. Les événements le prennent rarement au dépourvu. Il établit immédiatement une relation entre l'apparition du taxi et la disparition de sa voiture. Il porte la main à sa ceinture, serre le 38 fermement.

Denise est consciente de ce geste. Elle relève la tête et demande :

- Qu'y a-t-il ?
- Nous sommes tombés dans un piège.
- Mais... Comment ?... Que se passe-t-il ?

– ...

– Ne restons pas ici, papa. Faites-le arrêter.

– Shss... Laisse-moi faire.

Au sortir du tunnel Lafontaine, la voiture file tout droit. Intriguée et de plus en plus apeurée, Denise se cramponne au bras de son père. Ils sont bien tombés dans un piège. Y a-t-il une relation entre Gaston Lafond et la présence opportune de ce chauffeur de taxi ?

Dans le rétroviseur, monsieur Poirier aperçoit le regard du chauffeur fixé sur lui. La faible lueur du tableau de bord donne à sa figure une teinte verdâtre des plus sinistres. Monsieur Poirier ordonne soudain :

– Stop.

Le chauffeur se détourne un moment vers eux, un sourire cynique aux lèvres. Sa main semble chercher quelque chose sous le tableau de bord.

– Portes et fenêtres fermées ! Pas possible de les ouvrir.

Monsieur Poirier appuie le canon de son arme sur la tempe du chauffeur. Celui-ci ignorait que

son passager était armé et qu'il en avait déjà vu d'autres.

– Attention ! Denise. Couche-toi dans le fond de la voiture.

Un coup de feu claque, résonnant comme un tonnerre dans l'étroite cabine. Monsieur Poirier, prudent, n'a pas voulu tuer le chauffeur ; à cette vitesse, c'était trop risqué. La balle lui égratigne le front et dessine une étoile dans le pare-brise. L'italien jure en portant la main à son front. Il regarde sa main, elle est toute rouge. Il tourne vers monsieur Poirier un visage plus marqué par la peur que par la souffrance. Le canon du 38 lui arrive juste au-dessus du nez. Alors le policier se penche par-dessus la banquette et donne un coup de volant vers la droite. Dans un geste instinctif de protection, l'homme tente de retenir le volant. Mais c'est trop tard. La voiture tangué, dérape sur la route mouillée, cahote sur le gravier de l'accotement. Horrifié, le chauffeur tente de reprendre le contrôle de la voiture. Un lampadaire de métal se dresse devant les phares.

Un choc terrible secoue l'auto. Un affreux

bruit de tôle se fait entendre. Une portière est arrachée, les vitres éclatent. Avec un craquement effroyable, le capot se soulève et l'auto s'arrête, à moitié renversée, sur le bord d'un fossé, à quelques vingt mètres de la route.

Un profond silence succède à l'énorme fracas, silence rompu par le crépitement de la pluie. Ce bruit et l'air frais réveille monsieur Poirier. Il ressent tout d'abord un élancement douloureux dans la tête, puis la fraîcheur de la pluie sur son visage. Il prend soudainement conscience de la réalité.

Il gît, à demi hors de l'auto, le dos sur l'herbe détrempée. Il demeure un moment dans cette position. Puis il esquisse quelques mouvements. Sauf cette lourdeur de la tête, il peut croire s'en bien tirer. Mais sa tête...

Il respire un grand coup. Puis il se remémore lentement les événements de la soirée. Le restaurant, l'auto disparue, le taxi, la randonnée, le piège, l'accident provoqué... Alors il pense à Denise.

Il bondit. Souffle court, tête lourde, cœur

serré... Elle gémit sur le siège arrière de la voiture, comme une enfant malade. Mais elle n'est pas blessée. Il soupire de soulagement, la tire hors du véhicule, l'étend sur le sol, sous la pluie, puis s'occupe du chauffeur.

Ce dernier est plus mal en point. Dans la lueur du tableau de bord qui est resté allumé, il constate les signes d'une mort prochaine : poitrine défoncée par le volant, yeux à demi retournés, livrant un regard presque éteint, un liquide brun coulant à la commissure des lèvres entrouvertes.

Il agrippe l'italien par sa veste, le secoue violemment :

– Hey !... M'entends-tu ?

L'autre fait un petit signe affirmatif.

– Écoute !... Tu vas mourir si je ne te fais pas vite transporter à l'hôpital. Comprends-tu ?... Avant une heure tu seras mort... Il ne te reste qu'une chance. Réponds à mes questions. Si tu refuses, je te laisse crever. O.K. ?

L'homme acquiesce.

– Devais-tu nous conduire dans un lieu

convenu ?

– Non.

– Nous abandonner sur la route ?

– Oui.

– La voiture est-elle à toi ?

– Non.

– Celui qui te l'a prêtée est-il français ?

– Non.

– Italien comme toi ?

– Oui.

– Est-ce la fille qui était visée ?

– Non.

– Moi ?

– Oui.

– Est-ce toi qui es venu chez-moi samedi ?

Il est si faible que monsieur Poirier n'entend pas ce qu'il répond.

– Une dernière question : Où devais-tu nous laisser ?

Il soulève la tête du chauffeur et colle son oreille sur sa bouche.

– S... saint... Jul... ie.

– Qui devait nous y rejoindre ?

L'homme ne répond plus. Sa tête est devenue lourde, son corps se détend.

– Il est mort, n'est-ce pas ?

Monsieur Poirier se retourne. Denise est là, derrière lui, ruisselante sous la pluie. Son visage reflète un impondérable sentiment de dégoût.

– Je vous ai entendu, papa. Vous n'avez donc aucune pitié ? Qui donc êtes-vous ?

Il hausse les épaules, prend le bras de sa fille et se dirige vers la route. Quelques automobilistes se sont arrêtés et s'apprêtent à leur porter secours.

– Êtes-vous blessés ? crie une voix.

– Non, mais le chauffeur est mort.

Monsieur Poirier et Denise s'installent sur la banquette arrière d'une des voitures. Un bon samaritain va avertir la police par cellulaire. Dix minutes plus tard, deux agents de la Sûreté du

Québec arrivent sur les lieux de l'accident. Ils font les constatations d'usage. Monsieur Poirier fait une brève déposition sur les circonstances de l'accident, qu'il attribue à la chaussée mouillée. Il est inutile d'alerter les autorités provinciales sur les véritables circonstances de l'accident. Il s'occupera lui-même de ces formalités. Une voiture de police les ramène ensuite à la maison.

Après avoir pris un bon bain chaud et s'être changé de vêtements, il se rend au salon pour se reposer un peu. Denise est là aussi, à l'observer, frissonnante et bouche bée, encore sous le choc.

– Eh bien ! lance son père, qu'attends-tu ? La grippe ? ou une pneumonie ? Va m'enlever ces vêtements mouillés au plus vite.

– Mais... je... heu... vous...

Encore un peu hagarde et sous le coup d'une émotion intense, elle ne sait que répondre à son père.

– Va, reprend son père, une bonne douche chaude te fera du bien.

Désemparée, elle s'approche et se blottit dans

les bras de son père en pleurant.

– Je... j'ai peur, murmure-t-elle.

– Ne sois plus inquiète.

Elle lui remémore l'incident du samedi après-midi où elle a été moletée par un triste individu qui lui avait annoncé la visite d'un italien, au restaurant Chez Carlo, justement.

– C'est là que nous attendait le taxi. N'avez-vous pas remarqué, papa, que le chauffeur était italien ?

– Tu n'as plus besoin d'avoir peur, il est mort.

Il a pitié d'elle, lui d'habitude si dur, sans scrupule et indifférent à la vie de famille. Il est toujours préoccupé par une enquête et jamais de ses enfants. Ce soir, il s'apitoie sur cette enfant apeurée.

Le silence s'installe dans le salon. Denise part se changer. Quand elle revient, il dit :

– Probablement que le chauffeur nous a pris pour quelqu'un d'autre.

L'explication est plate... Mais dans son

désarroi, elle accepte tout ce qui peut repousser sa crainte. Toute explication venant de son père... son assurance surtout... la calme. Elle ressent auprès de cet homme apparemment inhumain une tranquillité qui la rassure. Il est un pilier, un appui solide. Il est dur, sévère, sans pitié, cruel même, c'est vrai ; mais il est aussi très doux, très compréhensif, quand il le veut, comme en ce moment.

Elle ne connaît pas son père sous cet angle. Sa voix devient plus douce, intime même. Une autre chaleur se réveille en elle, plus trouble, mais aussi plus brûlante. Le contact, dans son dos, de cette main de père, ferme et caressante à la fois, lui procure un frisson agréable. Depuis fort longtemps, elle ne se rappelle pas qu'il l'ait caressée de la sorte. Elle s'est habituée à l'homme occupé et lointain qu'est son père. Pour la première fois, elle découvre ce père.

6

L'enquête piétine

Ce n'est que le mardi matin, à son arrivée au bureau, que le lieutenant Poirier a des nouvelles de la voiture 256. Des policiers provinciaux, au cours d'une patrouille de routine, avaient jugé bon de s'arrêter pour jeter un coup d'œil sur une Cherokee verte, ne portant aucune identification particulière, à moitié renversée dans un fossé, non loin d'une maison de ferme, dans le deuxième rang de Sainte-Julie. Ces policiers ont été intrigués...

Aucun occupant, aucune trace suspecte autour. C'est l'appareil de radio-téléphone installé sous le tableau de bord qui avait éveillé leur curiosité. Comment un tel véhicule pouvait-il être ainsi équipé ? L'un des agents avait pris le microphone dans ses mains et lancé un appel. Une réponse

devait logiquement y faire suite. En effet :

– Qui est à l'appareil ? lançait une voix dans le haut-parleur.

– Nous venons de découvrir cette voiture dans le fossé. Qui parle ? À vous.

– Lieutenant Corriveau de la police fédérale. Que voulez-vous ? À vous.

– Nous recherchons le propriétaire de cette Cherokee verte laissée sans occupant dans un fossé, à Sainte-Julie. À vous.

– Ne quittez pas l'endroit. J'avise le quartier-général. Je crois que nous savons à qui appartient ce véhicule. Nous le recherchons depuis deux jours.

– Très bien. Nous attendons.

– O.K. Roger.

En moins d'une demi-heure, toute une meute de policiers en civil, de photographes et d'expertiseurs étaient sur les lieux. C'était bien une voiture appartenant au bureau des enquêtes criminelles de la R.C.M.P. Avec quelques autres, elle servait à des détectives pour des enquêtes

spéciales. Cette voiture avait participé à la filature des présumés ravisseurs d'Olivier, dimanche soir. Comment se trouvait-elle dans ce fossé, sans occupant, à cet endroit désert ? Une enquête devait s'ouvrir.

Mardi, première journée de beau temps depuis que Gaétan est à Montréal. Trois jours de pluie, trois jours d'inquiétude, trois jours sans nouvelles de Pierre, trois longs jours de silence, de soucis, d'angoisse.

– Mon oncle, je suis si inquiet. Faites l'impossible.

– Je ne fais que cela, mon ami.

– Je le sais bien, mon oncle.

L'oncle René est parti pour le bureau. Depuis trois jours, il y passait toutes ses heures de dîner, de souper et presque toutes ses soirées. Plusieurs équipes d'enquêteurs, de limiers, d'inspecteurs, d'analystes travaillaient jour et nuit pour retrouver le ravisseur de Pierre et le meurtrier de l'appartement 16. Gaétan sait bien que tout est tenté et même plus, pour retrouver son cousin.

Le soleil est radieux. Il fait trop beau pour rester dans la maison à se mettre martel en tête. Ils décident de sortir, Gaétan, Denise et Laurent. Après quelques minutes de marche, Laurent suggère :

– Si nous allions chez Marc. On y trouvera peut-être quelques amis pour s’amuser.

– C’est correct, acquiesce Gaétan.

Marc habite rue Bourbonnière, dans l’immeuble voisin du lieu du drame. Il a toujours de bonnes idées et sait s’entourer d’amis. Il sera sûrement enchanté de connaître Gaétan.

C’est la première fois depuis samedi que Gaétan retourne sur les lieux du drame. Il sent son cœur se serrer à mesure qu’ils approchent du building d’où Pierre est disparu.

– Il y a quelque chose qui m’intrigue dans cette affaire, dit-il en arrivant à proximité de l’immeuble en question.

– Quoi donc ? demande Denise.

– Je me demande comment Pierre a pu disparaître de ce building sous les yeux de deux

policiers fédéraux armés. S'il a été enlevé par le bandit, comment ont-ils pu s'enfuir sans se faire voir ?

– Ah bin ! Je ne sais pas, répond Laurent, songeur.

– C'est très mystérieux, cette affaire-là, conclut Gaétan.

Les trois enfants font une halte devant l'édifice où ils ont été témoins du drame.

– L'auto noire était là. Les policiers sont entrés là...

Gaétan reconstitue la scène.

– Nous sommes sortis par là... Il était impossible de sortir sans se faire voir des policiers, qui étaient là.

– Ils sont peut-être sortis par l'arrière, suppose Laurent.

– Allons voir s'il y a une porte.

– Oui. Et un escalier de service qui descend du premier.

Ils ont oublié Marc. Ils contournent l'édifice.

Dans la cour arrière, des portes de garages s'ouvrent, béantes. Au fond, une salle de lavage pour les locataires et un escalier tournant en fer.

– Hé ! Salut, Laurent !

C'est Marc qui crie, de la cour voisine.

– Salut !

– Viens-tu jouer avec nous ?

Un groupe de garçons jouent au ballon sur l'asphalte de la cour. Un porte de garage sert de but. Un gardien de but, deux botteurs, un défenseur, voilà tout ce qu'il faut pour s'amuser. Et voilà deux nouveaux joueurs et une fille, pour crier et encourager. Elle va peut-être jouer aussi...

Au fond de la cour, près de la haute clôture de bois, trois filles jasant, en jetant des regards obliques du côté des garçons. Denise les rejoint aussitôt. Ce sont des amies d'école. Tous s'amuse ferme. Toutes commèrent ferme.

Tous s'amuse ferme, bien oui... jusqu'à... jusqu'à ce que le ballon... le maudit ballon... aille s'écraser dans la vitre du voisin... dans la vitre du voisin du sous-sol... Dix secondes, peut-être

moins, et il n'y a plus personne dans la cour. Même les filles ont quitté l'endroit.

– Juste dans le mille, rigole un garnement.

– Regardez bien sortir le bonhomme, crie un autre.

– Tiens, le voilà justement, conclut Laurent.

– Mais c'est le concierge, dit Gaétan.

– Oui. C'est sa vitre que nous avons cassée, complète un compagnon de Marc.

– Hey, venez ici, chenapans ! crie le concierge.

Mais les garçons restent blottis dans le garage. Ils entrent tous chez Marc, pour ressortir par la porte d'en avant et disparaître à la course. Gaétan, Laurent et Denise se rapprochent de la fenêtre cassée :

– Faisons semblant que ce n'est pas nous, suggère Laurent, et allons voir la binette du concierge.

Mais le concierge est retourné à l'intérieur de son logis. Les enfants font demi-tour et, juste au

moment où Gaétan passe devant la fenêtre cassée, il croit entendre gémir. Et une voix d'homme dit :

– Ferme-la, ou tu vas y laisser ta peau.

Gaétan s'approche, jette un regard furtif à travers les rideaux entrouverts et reste cloué sur place par la scène qui s'offre à ses yeux.

– Hey ! Gaétan !

Ce cri venant du trottoir le ramène à la réalité.

– Hey ! Viens-t'en. Ne reste pas là.

– Oui, oui. J'arrive.

– Envoie. Grouille.

Et il court rejoindre ses « cousin et cousine » sur le trottoir. Ils retournent à la maison. Gaétan ne dit pas un mot de ce qu'il a vu. Motus et bouche cousue.

Les trois enfants trouvent madame Poirier tout en émoi lorsqu'ils arrivent à la maison. Elle vient de recevoir un coup de téléphone. Un individu a menacé de tuer Pierre si son mari ne cesse pas l'enquête sur le meurtre de l'appartement 16. Elle tremble, sue et cherche de l'air. Denise appelle

son père au bureau, pour lui faire part de l'état de sa mère et lui relater le mystérieux coup de téléphone. Il est à la maison en moins d'une demi-heure.

Le même jour, on retrouve la Tiburon de monsieur Poirier. Elle était stationnée à deux rues du restaurant Chez Carlo. Des recherches avaient été entreprises le soir même du vol. C'est un policier affecté au service de la circulation qui avait collé une contravention à cette voiture parce qu'elle était stationnée du mauvais côté de la rue. Par le numéro d'immatriculation, on avait retracé le propriétaire. Une enquête est en cours sur cette affaire.

Denise téléphone à Gaston Lafond pour remettre le rendez-vous à plus tard. Sa mère n'étant pas bien, elle doit rester à la maison. Le médecin vient et lui donne un calmant. Débordé de travail, monsieur Poirier a dû retourner au bureau pour interroger un témoin important.

– Mon oncle, lui dit Gaétan avant son départ.

– Quoi ?

– J’ai à vous parler.

– Quand je reviendrai dîner.

– Mais, mon oncle, c’est important...

– Oui, oui. À midi.

Et il est parti.

Au dîner, il raconte que la Pontiac Grand Am grise, immatriculée 455-872 a été retrouvée dans un garage de la rue Bourbonnière. Le propriétaire de cette station de service a signalé la présence de cette voiture qui stationnait sur son terrain depuis lundi. Personne n’étant venu la réclamer, il avait cru bon d’appeler la police. Il dit aussi :

– Sur le siège arrière de la voiture, les agents ont trouvé une plaque d’immatriculation. Numéro : 454-887.

– C’est sûrement une auto volée, avait déclaré un policier.

– Faisons rapport, avait dit l’autre.

Et en moins d’une demi-heure, des policiers en civils, des photographes et des experts de tous acabits étaient sur les lieux. C’était bien la

voiture vue à l'aéroport. Et la plaque sur le siège, celle de la voiture de la R.C.M.P. vue près de l'édifice de la rue Bourbonnière le samedi soir précédent. Cette voiture noire avait aussi été aperçue à l'aérogare de Dorval, dimanche soir, mais avec la plaque que la Pontiac Grand Am grise affichait maintenant. Quel imbroglio ! Une enquête doit s'ouvrir immédiatement sur cette affaire.

Le téléphone sonne. C'est monsieur Poirier qui répond. Une voix dit :

– C'est Poirier ?...

– Oui.

– Ton neveu commence à s'impatienter...

– Qui êtes-vous ?

– Celui qui garde votre neveu en otage. Relâchez Romieri, ou votre neveu va perdre l'envie de respirer. Compris ?

Il raccroche. Monsieur Poirier reste bouche bée, regardant le récepteur devenu soudainement muet. Il place alors un appel au quartier-général.

– Ici Poirier. Faites installer une table d'écoute

électronique sur mon appareil.

– ...

– Non, ici à la maison. Nous recevons des appels anonymes du ravisseur de mon neveu. Faites-en aussi installer une sur mon téléphone du bureau.

– ...

– À tout à l'heure.

Il raccroche puis il dit :

– S'il rappelle, essayez de le faire parler le plus longtemps possible.

– Mon oncle, dit Gaétan, j'ai...

– Oui, oui. Ce soir. Je n'ai pas le temps.

Gaétan ne va avec Denise jusqu'au métro. Elle a convenu d'un nouveau rendez-vous, à deux heures et demie. Il préfère retourner à l'immeuble de la rue Bourbonnière. Il veut voir le concierge, et surtout lui parler. La « scène » qu'il a vue le matin lui est bien pénible. Il faut éclaircir ce mystère. Mais que dire au concierge ? Comment entrer dans son logis ? Comment aborder le

sujet ? Il en parle à son cousin Laurent.

– Si on allait s’excuser pour la vitre ? suggère celui-ci.

– Et même s’offrir pour la poser ? ajoute Gaétan.

– Ainsi, on pourra voir de plus près.

Et les voilà partis chez le concierge. Gaétan frappe à sa porte. Pour toute réponse, un petit chien jappe. Un long silence. De nouveau, trois coups, suivis d’aboiements. Le chien s’impatiente, Gaétan aussi. Le concierge serait-il absent ? Mais non. Une clef tourne dans la serrure. La porte s’ouvre, retenue par une chaîne.

– Que voulez-vous ? bougonne une voix à l’intérieur.

– Nous venons nous excuser pour la vitre cassée, dit timidement Gaétan.

– Comment t’appelles-tu ?

– Gaétan Cournoyer... et lui, Laurent Poirier.

Le concierge regarde nerveusement derrière lui. Les deux garçons, intrigués, attendent. Des

murmures se font entendre de l'intérieur. Le concierge, à voix basse, dit :

– C'est que je ne suis pas seul ici...

Un léger craquement l'interrompt. Il se retourne vivement et ne dit plus rien. La porte se referme. De plus en plus intrigant ! Qui est à l'intérieur ? De quoi a-t-il peur ?

Gaétan et Laurent se regardent et décident de s'en aller. Mais une dernière fois, Gaétan veut vérifier... Il invite Laurent à le suivre près de la fenêtre cassée.

– Je ne vois rien de spécial, déclare Laurent.

– Hein ! La vitre a été remplacée.

Ils contournent l'édifice par l'arrière. Par une des portes de garages restée ouverte, les deux garçons aperçoivent, garée dans le fond, une magnifique Mustang jaune.

– Je comprends maintenant pourquoi il ne voulait pas ouvrir, dit Gaétan.

– Vite, allons prévenir papa.

Mais le papa n'est pas à son bureau. Il a dû se

rendre au Palais de Justice pour témoigner à l'enquête préliminaire de Romieri, arrêté pour le meurtre de l'appartement 16. Gaétan décide donc d'appeler tout simplement la police, pour faire part de sa découverte.

Le chauffeur de taxi, mort dans l'accident, a été identifié comme étant Michel Ninni. Le même Michel Ninni, qui avait été arrêté deux semaines plus tôt, relativement au meurtre de Guiseppe Zappavigna. Il était en liberté provisoire, en attendant son procès, un ami ayant fourni un cautionnement.

Le cadavre trouvé à l'appartement 16 du building de la rue Bourbonnière a été identifié comme Peter Hugger, dit Pierre Labonté, alias Pit Lebon alias Victor Demons alias Le Démon, comme on l'appelait dans le milieu interlope. Peter Hugger, de Hugger P.C. and Co. Ltd. Import-Export, de Los Angeles, s'occupait, sous le couvert de cette raison sociale, beaucoup plus de « drug import » que de tout autre objet en provenance des pays orientaux. Il s'était bâti un empire dans le monde interlope de l'Ouest

américain. Il était recherché depuis plusieurs mois par la Gendarmerie canadienne et la Police américaine pour activités clandestines et pour meurtre.

Le téléphone a sonné quatre fois chez les Poirier durant cette journée de mardi. Toujours la même voix, toujours les mêmes menaces. Des techniciens de Bell Téléphone tentaient de localiser les appels.

Les deux policiers fédéraux qui avaient pris en chasse la Mustang jaune, à bord de la Cherokee verte jusqu'à Sainte-Julie, n'ont pas encore été retrouvés. Le présumé meurtrier de l'appartement 16, celui que Denise a entendu nommer Sam, et puis Romieri, et puis Forlini, n'a pas été retrouvé non plus. Il y a bien un Romieri en cellule depuis deux semaines, celui qui a été arrêté en même temps que Ninni, mais celui-là s'appelle Francesco. Il avait été relâché sous cautionnement, mais à la suite de ce nouveau meurtre, on l'avait de nouveau arrêté. C'est lui que le lieutenant Poirier était en train d'interroger quand Madame s'est trouvée mal, ce mardi

matin.

Aucune nouvelle de l'homme qui est venu attaquer Denise le samedi après-midi. Mais d'après la description que Gaétan et Denise en avaient faite, la police croit qu'il s'agit de Ninni, le chauffeur de taxi. Cependant aucune confirmation officielle n'a encore été apportée.

Gaston Y a l'téléphon qui son Lafond, que monsieur Poirier croyait de connivence dans la disparition de sa voiture, a été arrêté à deux heures et vingt, à la station de métro Frontenac. Il attendait Denise Poirier pour lui remettre un paquet. Mais après interrogation, il a été relâché, n'ayant rien à faire dans ce complot. Le paquet contenait des photos.

Ce mardi après-midi, le lieutenant Poirier reçoit à son bureau un coup de téléphone lui signifiant que les deux policiers disparus de la Cherokee verte et le mystérieux Germain Olivier se trouvent dans une chambre de l'hôtel Corona. Il s'y rend en vitesse.

Dans le hall de l'hôtel, une chaleur lourde, suffocante, fiévreuse, accélère la transpiration.

Tout est silence. Monsieur Poirier éponge son front moite. Grand, mince, d'une distinction naturelle, les épaules d'une carrure impressionnante, il est d'une froideur tranchante. Il attend calmement l'ascenseur. L'acier de ses yeux gris lui confère un air d'autorité, à la fois arrogant et désinvolte. Une rage froide couve en son cœur, provoquant la confusion de ses pensées. Dans cet écheveau, deux questions : Qui est Germain Olivier ? Qui a informé Forlini de sa visite au Canada ? Un reflet de feu joue dans ses prunelles sombres. La porte de l'ascenseur s'ouvre enfin.

Deux coups discrets à la porte. Elle s'ouvre, tirée de l'intérieur par un homme qui tient un pistolet prolongé d'un silencieux. C'est le détective qui a alerté le lieutenant Poirier. Un autre détective tient les présumés en respect. L'un d'eux a le visage balafré par une longue cicatrice grisâtre ; l'autre est un jeune homme brun, admirablement bien proportionné, quoique de petite stature, et bien vêtu. Deux besogneux du crime, embauchés pour un travail précis. Il sait tout de suite qu'il n'en tirera absolument rien.

La porte de la chambre est restée ouverte ; il la pousse... Le lieutenant Poirier s'arrête, le dos appuyé contre cette porte, le regard figé, conservant une immobilité qui atteste son sang-froid. Longtemps, les hommes s'affrontent du regard, chacun plongeant dans la pensée de l'autre.

– Vous êtes bien Germain Olivier ? demande-t-il d'une voix dure et glacée.

Aucune réponse.

– Allons, gentil monsieur, soyez plus sportif !... Vous êtes intelligent, brave et raisonnable : exactement le genre d'adversaire qui me convient. Vous m'êtes très sympathique. Il est seulement navrant que vous vous placiez du mauvais côté de la barricade. Vous avez perdu la première manche. Mais, on peut arranger ça, hein ?

Aucune réponse.

– Et votre fiancée, Lise Martel, où est-elle ?

Aucune réponse.

– Et vous, pour qui travaillez-vous ?

Les deux autres spécialistes en crimes organisés restent muets comme des carpes.

– Et vous, comment vous trouvez-vous ici ?
questionne-t-il à l'endroit des deux policiers fédéraux de la Cherokee verte.

– Cela s'est fait assez rapidement...

– Bon, enfin. En voilà un qui n'est pas muet...

– ... Nous filions la Mustang jaune, sur le boulevard Cardinal. La Pontiac Grand Am grise la suivait de près. Puis, sur une route déserte, entre l'aérogare et la route Trans-Canada, la Pontiac a doublé la Mustang et l'a forcée à s'arrêter en bordure de la route. Deux hommes, armes aux poings, forcèrent la jeune fille et son passager à descendre. Nous nous sommes arrêtés à peu de distance pour observer. On les a fait monter dans la Pontiac. Puis l'un des deux hommes est parti avec la Mustang. Nous avons alors décidé de suivre la Pontiac.

L'autre continue :

– Elle n'a pas fait long. Elle s'arrêta presque ; ce qui nous obligea à la doubler. La Pontiac alors

accéléra, nous doubla et nous força à nous arrêter. Un homme s'est approché de nous.

– Pose tes mains sur le volant, me cria-t-il. Bien à plat. Et pas un geste.

L'injonction ne prêtait pas à discussion puisqu'elle était accompagnée d'un canon de mitraillette.

– Victor obéit, a continué l'autre policier.

Une matraque s'abattit sourdement sur son crâne. L'homme me menaçait maintenant de son arme. À cet instant, la Mustang jaune est arrivée à notre hauteur et se rangea en double file. Un individu en descendit et me força à monter dans la Mustang après m'avoir attaché les mains et les pieds. Il aida l'autre à transporter le corps inanimé de Victor dans la même voiture que moi. Ils ont aussi fait monter Olivier, mais pas la fille. La Pontiac grise est partie, un autre homme a pris le volant de notre Cherokee et l'autre nous a conduits ici dans la Mustang.

– Mais pour qui travaillez-vous donc ? demande à nouveau Poirier à l'endroit des deux

individus ligotés sur une chaise.

Aucune réponse, évidemment.

– Qui êtes-vous donc, Olivier ?

Silence complet, mutisme absolu.

– Emmenez-les au quartier-général, on trouvera bien un moyen de les faire parler.

Ce n'est que vers sept heures qu'il peut enfin se libérer pour aller souper à la maison. Mais il est pris dans le flot de la circulation. La rue Bourbonnière est complètement congestionnée, à la hauteur de l'édifice où a eu lieu le drame de samedi soir. Une foule de curieux se presse autour et en avant de l'édifice, entre des clignotants rouges et bleus d'autos de police. Le lieutenant-détective Poirier stationne pour aller voir.

Le rideau se lève enfin !

Plus d'une trentaine de policiers de la Sûreté du Québec, de la police de Montréal et de la Gendarmerie Royale du Canada, de même que des membres de la Protection civile, ont investi les lieux, dans le but de soustraire un garçonnet de 12 ans au meurtrier de l'appartement 16. Depuis trois jours, ce meurtrier détient un jeune garçon en otage dans l'appartement du concierge.

Pendant que des négociations se poursuivent avec le ravisseur afin de laisser partir le garçon, les policiers ont peine à contenir les centaines de curieux tentant de s'approcher du lieu du drame qui a semé l'angoisse dans tout le quartier.

Au départ, c'est le lieutenant Maltais, de la Police de Montréal, qui a entrepris des négociations par téléphone avec le ravisseur et,

vers six heures, il s'est rendu seul, devant l'édifice de la rue Bourbonnière.

Au fur et à mesure que les minutes et les heures s'écoulaient, les policiers se font plus nombreux et les mitraillettes, carabines, lance-grenades sont devenus objets courants.

Quand monsieur Poirier arrive sur les lieux, il doit montrer sa carte de police pour entrer dans l'édifice, car il est en habit civil. Il voit Gaétan qui parle au concierge par l'entrebâillement de la porte, encore retenue par une chaîne à l'intérieur.

– Qu'y a-t-il ? demande celui-ci en s'approchant de Gaétan.

– C'est Pierre. Il est là, à l'intérieur. Il est détenu comme otage, ici, chez le concierge.

– Quoi ? Comment ? Ici ? Comment a-t-il été découvert ?

Gaétan se retire un peu à l'écart et raconte à son oncle les événements de la journée. D'abord, il a voulu lui parler au dîner, mais il n'a pas pu.

– Oui, oui. Je sais.

– Eh bien ! Je voulais vous dire que j'avais cru

voir la chemise de Pierre sur un bureau de la chambre où on avait cassé la vitre. Alors je me suis rappelé que samedi soir, tous les appartements avaient été visités, en compagnie du concierge. Il était tellement serviable et coopérant que personne n'avait songé à visiter son appartement. Rappelez-vous, mon oncle, tous les appartements furent visités, sauf celui du concierge.

— ...

L'oncle René reste songeur et ne répond rien aux propos de Gaétan.

— Puis, continue celui-ci, cet après-midi, Laurent et moi sommes revenus pour payer la vitre. Le concierge n'a pas voulu nous laisser entrer et il avait une drôle d'allure. En contournant l'édifice, nous avons vu une Mustang jaune dans le garage. Nous avons tout de suite couru à la maison pour vous téléphoner, mais vous n'étiez pas à votre bureau. Nous avons alors décidé d'appeler la police qui est venue sur-le-champ. Nous ne pouvions pas attendre qu'il le tue.

— ...

Monsieur Poirier reste songeur et ne répond pas aux propos de Gaétan.

Au début, le ravisseur a demandé une voiture pour quitter les lieux avec deux compères. Par la suite, il a demandé à l'avocat Paul Fradette de se rendre sur place. Mais ça n'a pas été suffisant pour convaincre les truands de quitter leur tanière et de libérer leur otage.

Vers neuf heures, le lieutenant Poirier lui-même fait appel à la brigade anti-émeute. On prépare une attaque : fusils, carabines, bombes fumigènes et lacrymogènes sont transportés à l'immeuble de la rue Bourbonnière.

Prêts à toutes éventualités, les policiers ont revêtu des gilets pare-balles avant de s'approcher de la porte de l'appartement du concierge. Vers onze heures, madame Poirier, accompagnée de maître Claude Desrosiers, se rend à l'immeuble. Deux minutes plus tard, c'est la consternation à l'annonce d'un coup de feu. Fausse alerte : tout est normal. À minuit dix, au moyen d'un walkie-talkie, le lieutenant Poirier reçoit un appel d'un

policier, à l'intérieur, lui apprenant que l'avocat a les armes des ravisseurs et qu'il prend une bière avec Romieri, Schirer et le concierge. Ils acceptent de rendre l'enfant.

Vers minuit et demi, Pierre sort de l'appartement. Les ravisseurs sont conduits au quartier-général de la police, de même que le concierge de l'immeuble, en compagnie des deux avocats : M^e Paul Fradette et M^e Claude Desrosiers.

Jeudi matin, 9 heures.

Toc, toc, toc.

– Silence ! La cour.

C'est le début de l'enquête préliminaire des accusés.

– Huissier, faites entrer le premier témoin.

– Témoin Pierre Cournoyer, veuillez vous présenter.

Pierre se lève.

– Dites vos nom, âge, adresse et occupation.

– Pierre Cournoyer, 12 ans, 26 rue Des Érables, Bromont. Je suis un étudiant en vacances chez mon oncle à Montréal.

– Jurez-vous de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité ? Levez la main droite et dites : « Je le jure ».

– Je le jure.

– Vous avez été témoin du crime survenu samedi dernier à l'appartement 16 de la rue Bourbonnière ? Veuillez nous raconter ce que vous avez vu et entendu.

– Voici... Un homme m'a entraîné à l'intérieur de la pièce. Là, j'ai entendu le bruit d'une chute dans le corridor. C'était Denise. L'autre homme est allé la chercher. Elle s'était évanouie. Alors il l'a attachée solidement, l'a bâillonnée et l'a jetée dans le fond d'un placard...

... Les deux hommes se sont regardés, comme pour se mettre d'accord sur la torture à me faire subir. Ils m'ont fait mal en m'attachant les mains et les pieds. Ils m'ont mis un bâillon aussi. Puis

un des hommes s'est élancé et m'a frappé d'un solide coup de poing...

... J'ai dû m'évanouir, car je ne me souviens plus de ce qui s'est passé...

... Quand je suis revenu à moi, continue-t-il, j'étais étendu sur le plancher, poings et pieds liés. Je n'ai ouvert qu'un tout petit peu les yeux et je n'ai pas bougé, feignant d'être encore évanoui. Un des hommes, je crois que c'était Sam, j'ai entendu l'autre l'appeler Sam, était debout, juste devant moi, tournant le dos à l'autre. J'ai pensé que l'autre, c'était celui qui se faisait Le Major...

... Sam jouait avec un poignard à lame très fine et bien aiguisée. Vous comprenez que je n'aurais pas bougé pour tout l'or du monde. Il me regardait en parlant. Je ne voyais pas très bien ses traits, car une chandelle seulement éclairait la pièce. L'autre disait :

– Il faut être très prudent. Olivier est un grand importateur de drogue et il sera sûrement accompagné de ses gardes du corps. À la ferme, un hélicoptère vous attendra. Monsieur Forlini pense qu'il serait bon que la police retrouve, dans

les bois, un cadavre, portant les habits et les papiers d'Olivier.

– Celui qui me regardait dit alors : « Finissons-en ». J'ai senti mon cœur s'arrêter. Puis il a continué :

– Où est Samuel Schirer ? Mais où est le vrai Samuel Schirer ? Où est l'homme que je devais rencontrer ?

– L'autre homme avait l'air très surpris par cette question, car il ne répondait pas. L'homme devant moi se retourna, face à l'autre. Un bond souple de félin l'amena devant l'autre, sur la gorge duquel il braqua le poignard.

– Allons ! Parle ! Vite !

– Ou...i, ou...i

– Où est-il ?

– Quelle erreur ai-je commise, monsieur Romieri ?

– Non, Forlini... je suis Forlini.

– Oh ! Je vois, c'est un piège. Nous n'avons pu obtenir la véritable identité du chef de Schirer.

Il a trop parlé. Et ses renseignements nous ont conduits jusqu'ici. Maintenant je le connais son chef.

– Le nom de ton chef ? a repris l'autre en pressant un peu le poignard sur la gorge de son interlocuteur. Mais il n'a pas obtenu de réponse. J'ai vu alors quelque chose d'affreux. Je me suis assis. Je n'en pouvais plus...

... L'homme menacé par le poignard parlait avec désespoir. Il ne voulait pas vendre ses amis, sans doute. Il a poussé une injure et s'est lancé lui-même sur le poignard qui lui trancha la gorge.

... Surpris par ce geste soudain, Romieri, ou Forlini, je ne sais plus, a ramené son bras en arrière. Mais la lame avait creusé un large sillon par où s'écoulaient de gros bouillons de sang...

... L'homme s'écroula sur le plancher... et moi aussi.

– Comment vous êtes-vous retrouvé dans l'appartement du concierge et qu'y avez-vous vu pendant les quelques jours où vous y étiez gardé ?

– Oui, voici. Alors Romieri se pencha au-dessus du cadavre et fouilla dans ses poches. Comme de raison, il n’y avait aucun papier d’identité. Il s’approcha du téléphone et plaça un appel.

– Oui, monsieur le Ministre...

– ...

– L’imposteur est liquidé. J’ai cueilli un oiseau, le chemin est libre...

– ...

– Dès que la lumière reviendra, je descendrai avec l’oiseau par l’escalier de service. Il y a du bruit sur le toit.

– Il devait parler en code. Je n’ai rien compris à ce message, sauf qu’il parlait à celui qui s’appelait Le Ministre. J’étais très intrigué, car il s’était nommé comme étant Forlini, et c’est Forlini qu’on appelait Le Ministre. Je n’y comprenais plus rien...

... Quand la lumière est revenue, il m’a détaché les pieds, m’a braqué le poignard sous la gorge et m’a indiqué la porte de derrière.

L'oiseau, c'était moi. Nous ne sommes pas sortis de l'édifice. Il m'a poussé dans un appartement, deux étages plus bas. Il m'a attaché sur une chaise, dans la chambre du fond. Puis il est sorti. J'ai entendu le bruit d'un moteur qui démarrait du côté de la ruelle. J'ai pensé qu'il s'enfuyait avec la voiture noire. Et je suis resté tout seul, toute la nuit, dans cette chambre. Je ne sais pas pendant combien de temps, mais j'ai sommeillé un peu. Il était très tard dans la nuit quand je me suis réveillé...

... J'entendais des pas, des clefs dans les serrures, des sirènes, des gens qui parlaient dans le corridor. Puis tout s'est calmé. Un homme est entré dans l'appartement. Il m'a regardé avec stupéfaction. « Ah ! Un enfant ! », qu'il a dit...

... J'ai été bien traité : j'ai mangé trois repas par jour, dormi dans un lit et je pouvais regarder la télévision. Mais toujours, j'étais attaché à la chaise ou au lit et bâillonné...

Dans l'après-midi du lendemain, l'homme qui me gardait a téléphoné à un monsieur Le Major. Il lui a dit :

– Tu iras à Dorval avec la Mustang de Romieri. Va chercher Lise. Tu dois faire disparaître Olivier. Pas de concurrence de la part des Français.

– Il ne s’est plus rien passé jusqu’au milieu de la nuit suivante. Un homme, celui que je vois là... (et il pointe vers Schirer, assis au banc des accusés) est arrivé avec un homme, mains liées et bâillonné. C’est l’homme que je vois là... (et il indique Germain Olivier, assis au même banc que les autres).

– Merci, mon garçon, dit le juge. Allez vous reposer un peu. Nous vous rappellerons plus tard, si nécessaire. Huissier, faites entrer le témoin Germain Olivier.

Celui-ci se lève, s’approche doucement de la barre des témoins, lève la main droite comme le juge le lui demande. Formalités traditionnelles.

– Monsieur Olivier, commence le juge, dans votre déposition datée et signée d’hier, il est fait mention que vous avez refusé de répondre aux questions du lieutenant Poirier qui procédait à votre arrestation à l’hôtel Corona. Avez-vous des

explications à fournir à ce refus ?

– Oui, votre Honneur. D’abord, il faut dire que ce n’est pas mon véritable nom. Je m’appelle en réalité Réal Blain, et mes supérieurs m’avaient confié une mission très spéciale.

– Est-il vrai que dimanche soir vous avez été victime d’un enlèvement à votre arrivée à Dorval ?

– Oui. Tout cela avait été préparé à l’avance. Et il est bien dommage que notre envoyé spécial ait perdu la vie en remplissant sa mission. Dans notre métier, il arrive souvent que nos hommes préfèrent mourir plutôt que de vendre la mèche. C’est ainsi que l’homme que nous avons envoyé avec la mission d’avertir Forlini et ses hommes de mon arrivée, a préféré mourir afin que ma mission réussisse. Je lui rends publiquement hommage.

– Mais il semble que la victime du drame de samedi dernier fut positivement identifié comme étant Peter Hugger, un individu recherché par la police pour de nombreux crimes.

– Il fut identifié comme tel d’après l’ordre que nous avons donné au coroner du district, afin que notre jeu ne soit pas découvert par Forlini. Faites appel au coroner et il vous confirmera mes dires.

– Mais quelle était votre mission ?

– Ma mission était de découvrir et d’arrêter Pietro Forlini.

Il y a quelques murmures dans l’assistance. Le juge doit rappeler à l’ordre.

– Avez-vous quelque chose démontrant hors de tout doute que vous dites bien la vérité ?

– Voici mon carnet de police et mon numéromatricule à l’Interpol.

Le lieutenant Poirier frappe du poing contre le banc.

– C’est donc ça...

Puis le juge rappelle au banc des témoins le jeune Pierre.

– Rappelez-vous, monsieur, que vous avez juré de dire la vérité.

– Oui, votre Honneur.

– Au cours de votre séjour dans l'appartement du concierge, avez-vous vu d'autres personnes ou avez-vous entendu autre chose ?

– Eh bien ! Quand j'ai vu cet homme qui vient de parler, je ne savais pas encore où je me trouvais. Ce n'est que dans la journée du lundi que je l'ai su. Quelqu'un est venu frapper à la porte et a demandé à parler au concierge. Mais la porte s'est refermée et je n'ai plus entendu ce qu'ils disaient...

... Plus tard dans la même journée, l'homme qui me gardait prisonnier a téléphoné chez oncle René pour lui demander d'arrêter les procédures contre Romieri. Je savais qu'il était capable de mettre ses menaces à exécution...

... Il a fait plusieurs appels de menaces lundi et mardi. Je savais maintenant que c'était Forlini qui me retenait. Mardi matin, plusieurs personnes, dont une fille, sont venus dans l'appartement. Puis un ballon a cassé la vitre de ma chambre. Les hommes ont eu peur que je sois découvert.

– Pourriez-vous identifier les hommes et la fille que vous avez vus ?

– Oui.

Et Pierre désigne Romieri, puis Schirer appelé aussi Le Major, puis la fille, Lise Martel, qui est assise parmi les auditeurs.

– Mais il en manque un, précise le juge. Pouvez-vous nous indiquer la personne qui vous gardait prisonnier dans l'appartement du concierge et qui dirigeait cette bande de meurtriers et de trafiquants ?

– Mais très certainement, répond-il. C'est cet homme-là...

Et il désigne le concierge.

On entend un murmure dans la salle.

Le procès ne dure que quelques jours. Les accusés Samuel Schirer, Roberto Romieri, appelé aussi Sam, Philippe Martel, le concierge de l'immeuble, ont retenu les services de M^e Paul Fradette pour assurer leur défense. Plusieurs témoins sont entendus, dont les deux policiers fédéraux qui étaient venus chez le concierge le

soir du meurtre, les deux policiers fédéraux kidnappés par Schirer, le lieutenant Poirier, et quelques autres. On attend maintenant le verdict du juge.

Toc, toc, toc.

– Silence ! La cour.

– Samuel Schirer, veuillez vous lever.

– La cour vous reconnaît coupable de trafic de narcotique et d'enlèvement de deux agents de la paix. En conséquence, vous purgerez une peine de dix ans d'emprisonnement.

– Roberto Romieri, veuillez vous lever.

– La cour vous libère de l'accusation de meurtre qui pesait contre vous mais vous reconnaît coupable d'enlèvement sur la personne du jeune Pierre Cournoyer et de conspiration pour meurtre sur la personne de Germain Olivier. En conséquence, vous purgerez une peine de dix ans d'emprisonnement.

– Philippe Martel, veuillez vous lever.

– La cour vous reconnaît coupable de conspiration pour meurtre sur la personne de

Germain Olivier, commerçant de Paris ; de conspiration pour enlèvement et séquestration de deux agents de la paix ; de séquestration du jeune Pierre Cournoyer ; de contrebande de narcotique, 25 kilos de haschisch ayant été trouvés dans votre appartement ; enfin de direction d'un réseau de contrebande sous le nom de Pietro Forlini Inc... En conséquence, la cour vous condamne à l'emprisonnement à perpétuité.

Le samedi soir suivant, monsieur Poirier invite toute sa famille et ses deux neveux à souper au restaurant, tous frais payés par les officiers supérieurs de la Police de Montréal, qui désirent remercier Gaétan, Laurent et Denise de leur participation, et surtout faire oublier à Pierre ces jours affreux.

– Ah ! Pierre, dit soudainement monsieur Poirier...

– Oui.

– Demain, je t'emmène visiter mon bureau...

Table

I.	Projet d'enquête	6
II.	L'arrivée à Montréal	18
III.	Drame rue Bourbonnière.....	39
IV.	Filet tendu	64
V.	L'accident	91
VI.	L'enquête piétine	109
VII.	Le rideau se lève enfin !.....	131

Cet ouvrage est le 2^e publié
dans la collection *Littérature jeunesse*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.